

## CHAPITRE V

# LA VULVE DANS L'ART PALÉOLITHIQUE : COMMENT, QUI ET POURQUOI ?

L'établissement d'un corpus des vulves dans l'art paléolithique français avait pour premier but de réunir un matériel iconographique aussi complet et aussi indiscutable que possible, malgré d'inévitables oublis ou erreurs. Il a été débuté en juillet 2007, avant d'avoir connaissance des investigations parallèles de Raphaëlle Bourrillon pour sa thèse, soutenue en novembre 2009. La comparaison de ses données avec les nôtres, examinées sur place par des préhistoriens, dont deux exercent en outre la Médecine (Duhard, sous presse) a montré des différences dans le recrutement et dans l'appréciation des images, démontrant la part inévitable de subjectivité dans toute recherche, aussi objectivement qu'elle puisse être menée. A partir de notre base de données, limitée au sol français et aux 241 figures de vulves retenues d'après des critères diagnostiques anatomiques, une étude multidirectionnelle a été entreprise, avec un regard croisé, en associant nos compétences et nos spécialités. Il nous a semblé profitable d'examiner la répartition des vulves selon leur visibilité, leurs dimensions, leur forme, leur support, leur place chronologique, leur angle de vue et leurs associations. Notre étude ne porte que sur des vulves confirmées et ne prend pas en compte les très nombreuses images d'allure vulvaire (tabl. 2).

### A - Une image vulvaire multiforme

#### 1 - Montrée et cachée

Il est surprenant de voir avec quel soin des images humaines (et animales) ont parfois été inscrites dans des recoins quasi-inaccessibles, sinon pour la main tâtonnante de l'artiste et la frontale du préhistorien spéléologue. Si les manifestations artistiques se cachent, c'est que leur sens n'est compréhensible que par un petit nombre d'individus, voire par le seul auteur de l'œuvre. Auquel cas, elles pourraient être destinées à une entité supérieure qui transcende l'humain. En sachant que ce qui est valable pour le pariétal ou l'art sur blocs, ne l'est pas pour le mobilier, surtout s'il a un rôle utilitaire. Quand on voit reproduite l'image du *Sorcier musicien* des Trois Frères, on n'imagine ni le long cheminement qu'il faut faire sous terre, où nous guidait Robert Bégouën, ni la posture qu'il faut prendre, couché sur le dos, pour découvrir cette petite gravure sous un surplomb rocheux situé à 50 cm du sol ! Mais c'est une démarche utile, qu'aucune recension en bibliothèque, même savante, ne pourra jamais remplacer. On en revient très admiratifs devant la patience et la persévérance manifestées par les découvreurs, dont la modestie n'a que rarement reçue les lauriers des médias et la reconnaissance des compilateurs.

A Bédeilhac, par exemple, toutes les images humaines se trouvent dans des zones hors de portée de la lumière naturelle. On serait tenté de dire que c'est un art d'obscurité. Cinq sont situées dans des endroits d'accès difficiles : sous un plafond de moins d'un mètre de haut pour la vulve gravée n° 47 et l'humain ithyphallique couché n° 46 lui faisant face, ainsi que pour la vulve et le corps féminin découvert par G. Sauvet (inédit), et après une reptation de plusieurs mètres dans un laminoir derrière René Gailli pour accéder à la vulve modelée en argile n° 34. En se faufilant dans ce boyau argileux, humide et gluant, comment de ne pas penser à la pénétration vaginale du pénis et à l'expulsion du mobile fœtal ? Trois autres figures humaines sont d'accès facile, dans ce que l'on pourrait appeler l'espace de circulation de la grotte : c'est le cas de l'ensemble situé de part et d'autre du foyer magdalénien (avec restes culinaires) où coexistent le phallus

pariétal n° 41 (avec la forme vulvaire 41b calcifiée à sa base) et la forme féminine sur bloc stalagmitique n°40 ; c'est aussi le cas du phallus modelé en argile n° 60. C'est ce qui a fait parler de sexualisation de cette grotte (Gailli et Duhard, 1990).

A Fronsac, au fond de la longue et étroite galerie des Femmes (moins de 0,50 m à cet endroit), après une progression très difficile, et avec un recul visuel insignifiant, on découvre une petite vulve périnéale de 6,5 cm de hauteur, gravée à gauche dans une petite niche avec, à sa droite, un phallus, et sur la paroi opposée, dans la zone la plus étroite de la galerie, une figure féminine schématique et, après un passage encore plus difficile, deux autres figures féminines schématiques face à un visage humain et à deux mains gravés (Delluc et *al.*, 1996). L'association d'une FFS, d'une vulve et d'un phallus donne évidemment, à nos yeux, un sens sexuel à la composition : comment ne pas y voir un graffiti propitiatoire inscrit au plus secret de la grotte ?

A Gabillou, après une progression rampante sur 25 m de long sur le sol d'origine et après avoir découvert, le long de ce cheminement difficile, plusieurs figurations animales et d'autres humaines, le Dr et Mme Gaussen reconnurent, tout au fond de la galerie, les deux figures les plus remarquables de la grotte, le « sorcier n° 204 » et la « figuration féminine acéphale n° 200 » (Gaussen, 1964), reliées entre elles par un trait (Clottes, 2004). Comment ne pas y voir, selon J.-P. Duhard, une composition, avec un récit composé et une progression dramatique, où alternent des humains de sexe déterminé ou non (Duhard, 1990b) et aboutissant à une scène magique reproductive ? A Comarque (ou Commarque), une grotte obscure d'accès facile et court, les deux premières images de l'entrée sont un cheval (n° 2) et un corps féminin (n° 3) (Duhard et Delluc, 1993), puis on atteint une bifurcation, zone de rencontre de deux galeries, avec une vulve et un cheval à droite, une vulve et une FFS à gauche et deux vulves et un cheval en face. La zone ornée se poursuit sur la droite offrant chevaux, vulves, silhouettes féminines et têtes humaines dans une galerie étroite et sinueuse (Delluc, 1981). Cette grotte apparaît très structurée, avec une grande partie non destinée à être vue : le cheval et les représentations féminines s'y taillent la part belle. Sur les 5 vulves réalistes, 2 encadrent le passage vers la galerie principale et 3 sont proches de l'entrée d'un petit diverticule. A. Leroi-Gourhan considérait le cheval comme complément masculin de la femme. On pourrait aussi en faire le « véhicule » de celle-ci, comme l'est le lion de Pârvâti, ou le rat de Gânesh dans le panthéon népalais.

A Pergouset, un étroit boyau, long de 190 m, impose une reptation presque constante, coupée par de petits élargissements où se trouvent les gravures. Dans cette grotte, les reliefs naturels jouent un rôle indéniable (Lorblanchet, 2001b), notamment pour la mise en place des vulves, comme si « l'imagerie pariétale » rejoignait un thème de « création du monde », lié à une « mythologie des origines ». Les vulves de Pergouset, situées à plus de 60 m de l'entrée, frappent par leur gigantisme (deux fois plus grandes que la normale), et on pourrait se demander si cette exagération n'est pas l'équivalent de l'érection masculine.

A Cosquer, avant la submersion de l'entrée lors du maximum de la régression würmienne (vers 10 000 BP), les Paléolithiques ont dû progresser avec leurs lampes et leurs torches dans un couloir ascendant de 120 m de long, avant de déboucher dans une grotte de 60 m de diamètre (Clottes et *al.*, 2005, p. 23). Cette cavité a été visitée à deux époques, par les Gravettiens (entre 28 et 26 000 BP) qui ont laissé des tracés digitaux et des mains négatives et, plus tard, par les Solutréens (entre 20 et 17 000 BP) qui l'ont ornée d'animaux terrestres et marins et de nombreux signes. Toutes les œuvres qui ont subsisté sont en zone obscure.

Il faudrait intégrer à l'analyse des vulves (et autres représentations humaines) la notion d'art de lumière et d'art d'obscurité, d'art ostentatoire (y compris dans ses dimensions) et d'art secret, d'art montré et d'art caché. Il y a certainement des différences entre les femmes pariétales de la frise du Roc-aux-Sorciers (abri Bourdois), les deux femmes couchées de la Magdeleine-des-Albis, la femme d'Oulen et la femme n° 200 de Gabillou, qui sont inscrites de l'entrée au plus profond dans la grotte.

**Tableau 2** – Inventaire analytique des vulves (MA : musée d'Aquitaine ; MAAP : musée d'Art et d'Archéologie du Périgord ; MNPE : musée national de Préhistoire des Eyzies ; MAN : musée de l'Archéologie nationale ; NM : non mentionné ; A : dimensions augmentées ; N : dimensions normales ; R : dimensions réduites ; Fém : féminine ; Masc : masculine ; FFS : figure féminine schématique ; Mag : Magdalénien ; Mob : mobilier ; Périn : périnéal ; Pub : pubien)

Sites	Datation (conf. ou probable)	Nbre/ site	Support Bloc Pariétal Mobilier	Technique	Dimension Normale N Réduite R Augmentée A	vue pubienne périnéale	Forme	Assoc. génitale vulve ou phallus	Association humaine Féminin Masculin	Assoc. animale	Dépôt ou lieu de consultation
<b>Arcy (grotte du cheval)</b>	Mag moy	1	PAR (1) GCA 9	Gravure (1)	A 20x20 cm	Pub (1)	quadrangulaire				Arcy-sur-Cure (89)
<b>Arcy (grande grotte)</b>	Gravettien	1	PAR (1) GGA vulve	Peinture (1)	?	Pub (1)	triangulaire		stalagmite féminine		Arcy-sur-Cure (89)
<b>Bèdeilhac (grotte de)</b>	Mag moy	4	PAR (1) B34	Modelage (1)	N 12 x 15 cm	périn (1)	losange			bisons	Bèdeilhac-Aynat (09)
			PAR (1) B47	gravure (1)	R 8 x 6 cm	périn (1)	fusiforme		homme 46 Ithyphallique	patte postérieure	Bèdeilhac-Aynat (09)
			PAR (1) B ST-P12-03	gravure (1)	A 20 cm	pub assise (1)	quadrangulaire		femme schématique	bison	Bèdeilhac-Aynat (09)
			MOB (1) B H34	gravure (1)	R 6,5 x 5,2 cm	pub (1)	Triangulaire				Bèdeilhac-Aynat (09) MPRM H34
<b>Blanchard (abri)</b>	Aurignacien	6	Bloc (1) B B4	gravure (1)	N 11x16 cm	périn (1)	Circulaire				Musée du Périgord (24) n°12183
			Bloc (1) B B8	gravure profonde sculpture (1)	N 11x16 cm	périn (1)	Circulaire	phallus			MAN St-Germain (78) n°56787
			Bloc (1) B B9	gravure (1)	N 10x17 cm	périn (1)	Piriforme				MAN St-Germain (78) n°56787
			Bloc (1) B B10a	gravure (1)	A 18x20 cm	périn (1)	Piriforme	vulve			MAN St-Germain (78) n° 56787
			Bloc (1) BB10b	gravure (1)	A 15x15 cm	périn (1)	Piriforme	vulve			MAN St-Germain (78) n° 56787
			Bloc (1) B B10c	gravure (1)	A 16x20 cm	périn (1)	piriforme	vulve			MAN St-Germain (78) n° 56787
<b>Castanet (abri)</b>	Aurignacien II	5	Bloc (1) C B2a	gravure (1)	A 26x20 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C B2b	gravure (1)	A 15x15 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C B5a	gravure (1)	R 9x10 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			Musée de Castelmerle (24)
			Bloc (on documenté5b	gravure (1)	R 9x10 cm	périn (1)	Circulaire	vulve			Musée de Castelmerle (24)
			Bloc (1) C BA	gravure (1)	A 35x20 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24) (non retrouvé)

<b>Cavaille (grotte de la)</b>	Début du Paléolithique supérieur	1	PAR (1) C 7	gravure (1)	A 60x55 cm	périn (1)	Circulaire		Intégrée à corps humain ?	en face : cheval, bovin, mammoth	Couze-et Saint-Front (24)
<b>Cazelle (grotte de)</b>	Non documentée	# 17	PAR (14)	gravure (14)	A (14) <20 cm	pub (14)	mono angulaire (14)	vulves groupées	?	?	Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (3)	gravure (3)	A (3) <20 cm	pub (3)	mono angulaire (3)	vulves emboîtées			Les Eyzies-de-Tayac (24)
<b>Cellier (abri)</b>	Aurignacien	7	Bloc (1) C alpha	gravure (1)	A 18x16 cm	périn (1)	Circulaire	vulves détruites			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C 3	gravure (1)	R 8,5x7,5 cm	périn (1)	Piriforme	tracés arciformes			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C 6 A	gravure profonde sculpture (1)	N 10,5x15 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C 6 B	gravure (1)	R 10x12,5 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C 6 C	gravure (1)	R 7,5x10 cm	périn (1)	Piriforme				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C 6 D	gravure (1)	R 7,5x10 cm	périn (1)	quadran-gulaire				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) C 6 E	gravure profonde sculpture (1)	A 18x15 cm	périn (1)	mono-angulaire				MNP Eyzies (24)
<b>Chaffaud (grotte du)</b>	Mag Moy	2	MOB (1) C 1	gravure (1)	MOB 1,3 x 1,1 cm	pub (1)	Triangulaire	autre vulve	esquisse fig fém schém?		Musée Sainte-Croix Poitiers (86)
			MOB (1) C2	gravure (1)	MOB 1 x 2,5 cm	pub (1)	Triangulaire	autre vulve	esquisse fig fém schém?		Musée Sainte-Croix Poitiers (86)
<b>Chauvet (grotte)</b>	Début Paléolithique supérieur	4	PAR (1) Ch Mégacéros 1	gravure (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire			félin	Vallon-Pont d'Arc (07)
			PAR (1) Ch Mégacéros 2	gravure (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire	vulve C 3			Vallon-Pont d'Arc (07)
			PAR (1) Ch Mégacéros 3	gravure (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire	vulve C 2			Vallon-Pont d'Arc (07)
			PAR (1) Ch fond	peinture (1)	A un peu	pub (1)	Triangulaire				Vallon-Pont d'Arc (07)
<b>Comarque (grotte de)</b>	Mag moyen	4	PAR (1) Com 4	gravure (1)	R 10x8 cm	périn (1)	mono angulaire			animal sommaire	Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) Com 10	gravure (1)	N 11x11 cm	pub (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) Com 28	gravure (1)	A 14x22 cm	pub (1)	quadran-gulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) Com 29	gravure (1)	N 12x14 cm	pub (1)	Triangulaire			à distance d' un cheval	Les Eyzies-de-Tayac (24)

<b>Combarelles (grotte des)</b>	Mag moyen ou sup	7	PAR (1) C VID21	gravure (1)	A 15x15 cm	pub (1)	Triangulaire		“homme mammouth” VID20		Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) C VIIG73	gravure (1)	A 21x15 cm	périn (1)	Piriforme		1 homme 2 FFS	Mammouth et cheval	Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) C XG123	gravure (1)	A 16,5x15 cm	pub (1)	Triangulaire	vulve XG124			Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR (1) C XG124	gravure (1)	A 16x22 cm	pub (1)	Triangulaire	vulve XG123			Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR(1) C VG-10	gravure (1)	N h = 13 cm	périn (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR(1) C VID-12	gravure (1)	A 17x14 cm	pub (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
			PAR(1) C XD-166	gravure (1)	N h = 10 cm	périn (1)	Triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
<b>Cosquer</b>	Solutréen	1	PAR (1)	gravure (1)	Non précisé	pub (1)	mono angulaire	chevrons en V			Calanque de la Triperie (13)
<b>Cussac (grotte de)</b>	Gravettien	3	PAR (3)	gravure (3)	Non précisé (3)	Pub (3)	triangulaire (3)	frise en bandeau			Le Buisson-de-Cadouin (24)
<b>Deux Ouvertures (grotte des)</b>	Solutréen	1	PAR (1)	gravure (1)	R 9x9 cm	pub (1)	Triangulaire		1 FFS		Saint-Martin-d'Ardèche (07)
<b>La Ferrassie (grand abri de)</b>	Aurignacien II	5	Bloc (1) LF 1A	bas-relief sculpture (1)	R 8x8 cm	périn (1)	Circulaire				MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 1B	gravure (1)	R 4,5x6,25 cm	périn (1)	Circulaire	1 image scutiforme			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 2A	gravure (1)	A 21x21 cm	périn (1)	Circulaire	Vulve 2B			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 2B	gravure (1)	A 19x20 cm	périn (1)	Circulaire	Vulve 2A			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 3	bas-relief sculpture (1)	R 7x8,5 cm	périn (1)	Circulaire	phallus			MNP Eyzies (24)
	Aurignacien III	4	Bloc (1) LF 6A	gravure (1)	A 17,5x9,5 cm	Pub (1)	Triangulaire	Vulve 6 B			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 6B	gravure (1)	N 15x8 cm	pub (1)	Triangulaire	Vulve 6A			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 7	gravure (1)	A 21x20 cm	pub (1)	Triangulaire	Gland ?			MNP Eyzies (24)
			Bloc (1) LF 8	bas-relief gravure (1)	R 6x6,4 cm	périn (1)	Triangulaire	Autre image vulvaire ?		Tête animale?	MNP Eyzies (24)
<b>Font-Bergeix (grotte de)</b>	Magd VI	10	PAR (1) FB 5	gravure (1)	N 14x12,5 cm	pub (1)	Triangulaire				Champeaux-et-la-Chapelle-Pommier (24)
			PAR (1) FB 17a	gravure (1)	R 4,5x5 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la-Chapelle-Pommier (24)

			PAR (1) FB 17b	gravure (1)	R 6x5,75 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17c	gravure (1)	R 5,75x6 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17e	gravure (1)	R 6x5,75 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17f	gravure (1)	R 5x5,5 cm	pub (1)	Mono angulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17g	gravure (1)	R 5,5x5,5 cm	pub (1)	Triangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17h	gravure (1)	R 5,5x6 cm	pub (1)	Quadrangulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17i	gravure (1)	R 5,5x6 cm	pub (1)	Mono angulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
			PAR (1) FB 17j	gravure (1)	R 7x6 cm	pub (1)	mono angulaire	Frise de vulves		Aurochs proche	Champeaux-et-la- Chapelle- Pommier (24)
<b>Fourneau du diable (gisement du)</b>	Solutréen sup.	1	Bloc (1)	gravure (1)	R 8x8 cm	périn (1)	circulaire			aurochs et chevaux	MNP Eyzies (24)
<b>Fronsac (grotte de)</b>	Mag sup probable	4	PAR (1) F 32	gravure (1)	N 11x14 cm	périn (1)	piriforme	Phallus 26		chevaux	Vieux-Mareuil (24)
			PAR (1) F 34	gravure (1)	A 18,5x19 cm	périn (1)	circulaire	Phallus 26		Tête cheval ou cervidé	Vieux-Mareuil (24)
			PAR (1) F 42	gravure (1)	A 18,5x15,5 cm	pub (1)	triangulaire		FFS proches		Vieux-Mareuil (24)
			PAR (1) F 69	gravure (1)	R 6x6,5 cm	périn (1)	mono angulaire	phallus	1 FFS en face		Vieux-Mareuil (24)
<b>Gabillou (grotte de)</b>	Mag	1	PAR (1) Gab 22	gravure (1)	A 16x7 cm	périn inversée (1)	triangulaire			boviné	Sourzac (24)
<b>Gargas (grotte de)</b>	Gravettien	3	PAR (1) GC	gravure (1)	R 8x12 cm	périn (1)	piriforme			Grand élan et taureau	Aventignan (65) vestibule du Camarin
			PAR (1) GP C1	gravure (1)	A 30x20 cm	pub inversée (1)	quadrangulaire			Rhinocéros?	Aventignan (65) Pavillon chinois
			PAR (1) GP C2	gravure (1)	A 22x20 cm	pub inversée (1)	quadrangulaire			Rhinocéros?	Aventignan (65) Pavillon chinois
<b>Gaudry Montgaudier (gisement de)</b>	Mag moy ou sup	1	MOB (1)	gravure (1)	MOB centimétrique	pub (1)	triangulaire				Poitiers ?
<b>Gouy (grotte de)</b>	Mag final	6	PAR (1) G 4	gravure (1)	N 11x17 cm	périn (1)	quadrangulaire	Vulve 4'	2 FFS		Gouy (76)
			PAR (1) G 4'	gravure (1)	R 7x14 cm	périn (1)	quadrangulaire	Vulve 4	2 FFS		Gouy (76)

			PAR (1) G 51	gravure (1)	R 5x4 cm	pub (1)	triangulaire				Gouy (76)
			PAR (1) G 53	gravure (1)	R 4x8 cm	pub (1)	triangulaire				Gouy 76
			PAR (1) G 55	gravure et bas- relief sculpture (1)	A 19x19 cm	pub (1)	triangulaire				Gouy (76)
			BLOC (1) G 99c	gravure et bas-relief (1)	R h = 9 cm	périn (1)	ovale allongé		1 FFS		Dépôt archéologique de la Seine Maritime (76)
<b>Guy-Martin (réseau)</b>	Mag moyen	3	PAR (1) GM 1	gravure (1)	R 5x7 cm	pub (1)	triangulaire	Vulves GM1 GM2	“nouveau-né”	cheval	Lussac-les-Châteaux (86)
			PAR (1) GM 2	gravure / relief naturel sculpture (1)	R 11x10 cm	périn (1)	triangulaire	Vulves GM1 GM3	“nouveau-né”	cheval	Lussac-les-Châteaux (86)
			PAR (1) GM 3	gravure / relief naturel (1)	R 9x10 cm	périn (1)	quadrangulaire	Vulves GM1 GM2	“nouveau-né”		Lussac-les-Châteaux (86)
<b>Jolivet (abri de)</b>	Mag	13	MOB (13) J1 à 13	gravure (13)	MOB (13) centimétrique	périn (13)	fusiforme (13)	Frise de vulves			?
<b>Ker de Massat (grotte du)</b>	Mag moy ou sup	1	PAR (1) KM Pal S1	gravure (1)	A 15x26 cm	périn (1)	quadrangulaire				Massat 09, entrée de la salle Paloumée
<b>Lascaux (grotte de)</b>	Mag ancien	1	PAR (1)	gravure (1)	R 6x9 cm	périn (1)	Mono angulaire			cheval	Abside de Lascaux 24
<b>Laugerie-Haute ouest (abri de)</b>	Gravettien supérieur	1	Bloc (1) LHO B5	gravure (1)	A 24x6 cm	périn (1)	fusiforme				MNP Eyzies 24
<b>Laussel (abri de)</b>	Aurignacien / Gravettien	4	Bloc (1) L 1	gravure (1)	A 15x15 cm	périn (1)	circulaire	3 images analogues			MA Bordeaux (33)
			Bloc (1) L 2	gravure bas-relief sculpture (1)	N 14x14 cm	périn (1)	piriforme			empreinte	MA Bordeaux (33)
			Bloc (1) L 4	gravure (1)	N 14x14 cm	pub (1)	circulaire				MA Bordeaux (33)
			MOB (1) Gland	bas-relief sculpture (1)	MOB 5 x4,3 cm	périn (1)	fusiforme	gland pénien			MA Bordeaux (33)
<b>Limeuil (gisement de)</b>	Mag sup	1	Bloc (1) L 243	gravure (1)	A H = 30 cm	pub (1)	triangulaire				MAN St-Germain (78) 56751/99/43/46
<b>Madeleine (abri de)</b>	Mag V	4	MOB (1) M BP	gravure (1)	MOB 0,6 x 1 cm	pub (1)	triangulaire	gland ?		Tête de poisson ?	MA Bordeaux 33
			MOB (3) M C	gravure (3)	MOB 1,5 x 1,2 cm	pub (3)	triangulaire (3)	vulves phallus			MAN St-Germain (78) 54448
<b>Marche (grotte de la)</b>	Mag moy	60	MOB (1) M 1	gravure (1)	MOB 0,5 x 0,7 cm	pub (1)	triangulaire		humain féminin ?		Musée Sainte-Croix Poitiers (86)
			MOB (1) M NM JA711	gravure (1)	MOB 0,8 x 1 cm	périn (1)	triangulaire		tête humaine fémine ?		NM JA 711

			MOB (1) M NM JA710	gravure (1)	MOB env. 5 cm	périn (1)	fusiforme				NM JA 710
			MOB (1) M NM JA997	gravure (1)	MOB h = ? (env 10 cm)	périn (1)	mono angulaire				NM JA 997
			MOB(1) M Pé-48	gravure (1)	MOB h = 10 cm	périn (1)	triangulaire				Musée Sainte-Croix Poitiers Pé-48
			MOB (55) dents	gravure (55)	MOB (55) env. 1 x 1 cm	pub (55)	triangulaire (23) trapèze (30) losange (2)				une partie à MAN St-Germain (78)
<b>Margot (grotte)</b>	Mag final	2	PAR (1) M 50	gravure (1)	N 11x18 cm	pub (1)	quadrangulaire		corps féminin possible	2 chevaux	Thorigné-en-Charnie 53
			PAR (1) M 90	peinture (1)	R 6x5 cm	pub (1)	triangulaire		corps féminin possible		Thorigné-en-Charnie 53
<b>Mas d'Azil (grotte du)</b>	Mag moyen	5	MOB (1) MAN 47482	sculpture (1)	MOB	périn (1)	fusiforme				MAN St-Germain (78) 47482
			MOB (4) MAN 46521	gravure (4)	MOB (4)	périn (4)	fusiforme (4)	vulves			MAN St-Germain (78) 46521
<b>Montespan (grotte de)</b>	Mag moy	1	PAR (1) M h	modelage argile (1)	R 5x7 cm	périn (1)	circulaire	losange fendu		mammoth	Ganties-Montespan (31)
<b>Mouthe (grotte de la)</b>	Mag moy	1	PAR (1)	gravure (1)	A 30x40 cm	pub (1)	triangulaire				Les Eyzies-de-Tayac (24)
<b>Oulen (grotte d')</b>	Solutréen	1	PAR (1)	dessin peinture (1)	R 10 x 10 cm	pub (1)	triangulaire	plusieurs triangles			Labastide-de-Virac (07)
<b>Pair-non-Pair (grotte de)</b>	Aurignacien gravettien	1	MOB (1)	gravure profonde sculpture (1)	MOB	périn (1)	piriforme				MA Bordeaux 33
<b>Pataud (abri)</b>	Gravettien	4	BLOC (1) Bloc immeuble	gravure (1)	N 12,5x16 cm	périn (1)	circulaire				Musée Pataud Eyzies (24)
			MOB (1) AP60 5-1247 1	gravure (1)	MOB	pub (1)	mono angulaire	vulve			Musée Pataud Eyzies (24) AP60 5-1247
			MOB (1) AP 5-1247 2	gravure (1)	MOB	pub (1)	Mono angulaire	vulve			Musée Pataud Eyzies (24) AP60 5-1247
			MOB (1) AP 5-1247 3	gravure (1)	MOB	périn (1)	Mono angulaire	vulve	corps féminin ?		Musée Pataud Eyzies (24) AP60 5-1247
<b>Pergouset (grotte de)</b>	Mag moy ou sup	2	PAR (1) P 38	gravure (1)	A 25x27 cm	périn (1)	triangulaire			animaux	Saint-Géry (46)
			PAR (1) P 82	gravure (1)	A 23x20 cm	pub (1)	triangulaire			animaux	Saint-Géry (46)
<b>Peyzie, La (gisement de)</b>	Mag	2	MOB (1)	gravure (1)	MOB 4 x 10 cm	pub (1)	triangulaire	vulve		Motifs floraux	Coll. Arsène-Henry
			MOB (1)	gravure (1)	MOB 4 x 10 cm	pub (1)	triangulaire	vulve		Motifs floraux	Coll. Arsène-Henry




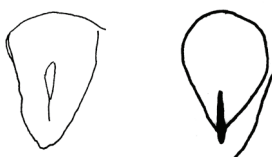
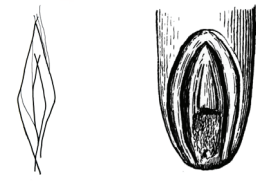


<b>Placard (gisement du)</b>	Mag ancien	1	MOB (1)	gravure profonde sculpture (1)	MOB 1,5 x 2 cm	périn (1)	fusiforme				MAN St-Germain (78) 55063
<b>Poisson (abri du)</b>	Aurignacien Gravettien	1	Bloc (1)	gravure (1)	A 24x27 cm	périn (1)	piriforme	écusson			MNP Eyzies (24)
<b>Roc-aux-Sorciers (abri du)</b>	Mag moyen	20	Bloc (1) BDD 123	gravure profonde (1)	R 9x7,5 cm	périn (1)	triangulaire				MAN St-Germain (78) 86628-123
			MOB (19) Dents	gravure (19)	MOB 1 x 1 cm	pub (19)	triangulaire (12) trapèze (7)				MAN St-Germain (78) 86628
<b>Roc de Marcamps (gisement du)</b>	Mag moyen	8	MOB (7) sagaie VA1 à VA4 VP1 à VP3	gravure (7)	MOB (7) 3 x 2,5 cm	périn (7)	piriforme (7)	frise de vulves			MA Bordeaux (33)
			MOB (1) MA 70.19	gravure (1)	MOB bâton percé	périn (1)	fusiforme ovulaire				MA Bordeaux (33) MA 70.19
<b>Roque (grotte de la)</b>	Mag sup	2	PAR (1) LR1	gravure (1)	R 10x5 cm	périn (1)	piriforme			boviné	La Roque (34)
			PAR (1) LR2	gravure (1)	R 3,5x1 cm	périn (1)	fusiforme			herbivore	La Roque (34)
<b>Roucadour (grotte de)</b>	Gravettien	1	PAR (1) R II-17	gravure (1)	R 3x3 cm	pub (1)	triangulaire			animaux	Thémines (46)
<b>Sous-Grand-(Lac, grotte de)</b>	Mag moy ou sup	1	PAR (1)	gravure (1)	N 13,5x7,5 cm	périn (1)	fusiforme		humain masculin		Meyrals (24)
<b>Tuc d'Audoubert (grotte du)</b>	Mag moy	1	PAR (1)	gravure (1)	A 24x40 cm	pub (1)	piriforme		empreintes de pas humains		Montesquieu-Avantès (09)
<b>49 sites</b>	Pré-Magdalénien = 19 Magdalénien = 29 non documentée = 1	241 vulves	Blocs = 37 pariétales = 83 mobilières = 121 sur 241	gravées = 223 sculptées = 12 peintes = 4 modélées = 2 sur 241	120 pariétales et blocs : réduites = 40 normales = 18 augmentées = 57 inconnu = 5	pubiennes = 152 périnéales = 89 sur 241	arrondies = 71 angulaires = 170 sur 241				

Légende : MA : musée d'Aquitaine à Bordeaux ; MAAP : musée d'art et d'archéologie du Périgord ; MNPE : musée national de préhistoire des Eyzies ; MAN : musée d'archéologie nationale de Saint-Germain en Laye ; NM : non mentionné. A : dimensions augmentées ; N : dimensions normales ; R : dimensions réduites. Fém : féminin ; Masc : masculin. FFS : figure féminine schématisée ; Mag : Magdalénien ; Mob : mobilier ; Périn : périnéale ; Pub : pubien.

**Tableau 3** – Répartition des vulves selon leurs dimensions. L'étude porte sur 115 vulves non mobilières (83 vulves pariétales et les 37 vulves sur blocs) de dimensions connus.

Dimensions	115 figures pariétales et sur blocs
<b>Normales = 18</b> 15,5%	Bédéilhac (B34), Blanchard (BB4, BB8, BB9), Cellier (C6A), Comarque (C10, C29), Combarelles (CVG10, CXD166), Ferrassie (LF6B), Font-Bargeix (FB5), Fronsac (F32), Gouy (G4), Laussel (L2, L4), Margot (M50), Pataud (bloc immeuble) et Sous-Grand-Lac ( vulve)
<b>Agrandies = 57</b> 49,5%	Arcy Cheval (GCA9), Bédéilhac (ST-P12-03), Blanchard (BB10a, BB10b, BB10c), Castanet (CB2a, CB2b, CBA), Cavaille (C7), Cazelle (17 vulves), Cellier (C alpha et C6E), Chauvet (4 vulves), Comarque (C28), Combarelles (CVID21, CVIIG73, CXG123, CXG124, CVID12), Ferrassie (LF2A, LF2B, LF6A, LF7), Fronsac (F34, F42), Gabillou (Gab22), Gargas (GPC1 et GPC2)), Gouy (G55), Ker de Massat (KM Pal S1), Laugerie-Haute Ouest (LHO B5), Laussel (L1), Limeuil (L 243), Mouthe (1 vulve), Pergouset (P38, P82), Poisson (1 vulve), Tuc d'Audoubert (1 vulve)
<b>Réduites = 40</b> 35%	Bédéilhac (B47 et Bh34), Castanet (CB5a, CB5b), Cellier (C3, C6B, C6C, C6D), Comarque (C4), Deux-Ouvertures (1 vulve), La Ferrassie (LF1A, LF1B, LF3, LF8), Font-Bargeix (FB 17a, 17b, FB17c, 17e, 17f, 17g, 17h, 17i et 17j), Fourneau du Diable (1 vulve), Fronsac (F69), Gargas (GC), Gouy (G4, G51, G53), réseau Guy-Martin (GM1, GM2, GM3), Lascaux (1 vulve), Margot (M90), Montespan (Mh), Oulen (1 vulve), Roc-aux-Sorciers (BDD123), Roque (LR1, LR2) et Roucadour (R II 17).

**Tableau 4** – Répartition des 241 vulves selon leur forme

Formes	Sous formes	Exemples types	Figures concernées
<b>Arrondie</b> 70 29%	Circulaire 19 8%	Castanet 5a 	Blanchard (BB4 et BB8) – Castanet (CB2a, CB2b, CB5a, CB5b) Cavaille (C7) – Cellier (C alpha) – Ferrassie (LF1A, LF1B, LF2A, LF2B, LF3) – Fourneau-du-Diable (1 vulve) - Fronsac (F34) – Laussel (L1, L4) – Montespan (Mh) - - Pataud (bloc immeuble)
	Piriforme 24 10%	CombarellesVIIG73 / Blanchard 9 	Blanchard (BB9, BB10, BB10b, BB10c) – Castanet (CBA) - Cellier (C3, C6A, C6B, C6C) – Combarelles (CVIIG73) – Fronsac (F32) - Gargas (GC) - Laussel (L2) –Pair-non-Pair (mob) – Poisson (bloc) - Roc de Marcamps (7 vulves sur sagaie) – la Roque (LR1) – Tuc d'Audoubert (1vulve)
	Fusifforme /ovale 27 11%	La Roque / Roc de Marcamps 	Bédéilhac (B47) – Gouy (G99c) – Jolivet (J1 à J13) – Laugerie Haute Ouest (LHO B5) - Laussel (gland) – La Marche ( M NM JA710) – Mas d'Azil (MAN 47842 et 4 vulves sur MAN 46521) – Placard (mob) – Roc de Marcamps (MA 70.19) - La Roque (LR2) – Sous-Grand Lac (vulve)
<b>Angulaire</b> 171 71%	Mono angulaire 29 12%	Cazelle / Lascaux 	Cazelle ( 17 vulves) - Cellier (C 6E) – Comarque (Com 4) - Cosquer (1 vulve) – Font-Bargeix (FB17f, FB17i, FB17j) –Fronsac (F69) - Lascaux (vulve) – La Marche (M NM JA997) - Pataud (AP60 5-1247 1, AP60 5-1247 2, AP60 5-1247 3)
	Triangulaire 90 37%	Roc-aux-Sorciers BDD296 / Chaffaud 	Arcy grande Grotte (GGA vulve) – Bédéilhac (BH34) - Chaffaud (C1, C2) – Chauvet (Ch <b>Mégacéros 1</b> , Ch <b>Mégacéros 2</b> , Ch <b>Mégacéros 3</b> , Ch fond) – Comarque (Com 10, Com 29) – Combarelles (CVID21, CXG123, CXG 124, CVG10, CVID12, CXD166) – Cussac (3 vulves) – Deux-Ouvertures (1 vulve) – Ferrassie (LF 6A, LF 6B, LF 7, LF 8) – Font-Bargeix (FB5, FB 17 a, FB 17b, FB 17c, FB 17e, FB 17g) – Fronsac (F42) – Gabillou (Gab 22) – Gaudry (mob) – Gouy (G51, G53, G55) – Guy-Martin (GM1, GM2) – Limeuil (L243) – Madeleine (M BP, 3 vulves sur M C) – Marche (M1, M NM JA711, M Pé48, 23 vulves sur dents) – Margot (M90) – Mouthe (1 vulve) – Oulen (1 vulve) – Pergouset (P38, P82) – Peyzie (2 vulves mob) - Roc-aux-Sorciers ( BDD 123, 12 vulves sur dents) – Roucadour (R II-17)

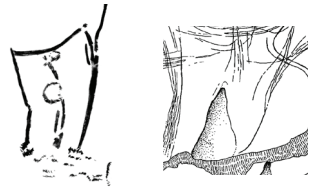
	Quadrangulaire  52  21%	Guy-Martin / Bédeilhac  	Arcy Cheval (GCA9) - Bédeilhac (B34, B ST-P12-03) – Cellier (C6D) – Comarque (Com 28) – Font-Bergeix (FB17h) - Gargas (GP C1, GP C2) – Gouy (G4, G4') – Guy-Martin (GM 3) – Ker de Massat (KM PalS1) - Marche (30 trapèzes et 2 losanges sur dents) – Margot (M50) - Roc-aux-Sorciers (7 trapèzes sur dents)
100,00%	Pourcentages arrondis		

Tableau 5 – Répartition des 241 vulves selon le support et la technique utilisée

Support	Technique	Site	Nombre de vulves	Datation
Blocs  37 vulves sur blocs	Gravure = 29	Blanchard B4, B9, B10a, B10b, B10c	5	Aurignacien
		Castanet CB2a, CB2b, CB5a, CB5b, CBA	5	Aurignacien II
		Cellier C alpha, C3, C6B, C6C, C6D	5	Aurignacien
		la Ferrassie LF1B, LF2A, LF2B,	3	Aurignacien II
		La Ferrassie LF6A, LF6B, LF7	3	Aurignacien III
		Fourneau-du-Diable	1	Solutréen supérieur
		Laugerie-Haute ouest LHOB5	1	Gravettien supérieur
		Laussel L1, L4	2	Aurignacien/Gravettien
		Limeuil L243	1	Magdalénien supérieur
		Pataud bloc immeuble	1	Gravettien final (P. VI)
Poisson bloc	1	Aurignacien/Gravettien		
Roc-aux-Sorciers BDD123	1	Magdalénien moyen		
Bas-relief et gravure profonde = 8		Blanchard B8,	1	Aurignacien
		Cellier C6A, C6E	2	Aurignacien
		La Ferrassie LF1A, LF3	2	Aurignacien II
		La Ferrassie LF8	1	Aurignacien III
		Gouy G99c	1	Magdalénien final
		Laussel L2	1	Aurignacien/Gravettien
Mobilier  121 vulves sur objets mobiliers	Gravure = 117 (dont 75 dents)	Bédeilhac BH34	1	Magdalénien moyen
		Chaffaud C1, C2	2	Magdalénien moyen
		Gaudry (vulve sur dent)	1 dent	Magdalénien moy/sup
		Jolivet	13	Magdalénien
		la Madeleine MBP, MC	4	Magdalénien V
		la Marche M1, MNMJ A711, JA710, JA997, MPé-48	5	Magdalénien moyen
		.....	.....	.....
		la Marche (55 vulves sur dents)	55 dents	Magdalénien moyen
		Mas d'Azil MAN46521	4	Magdalénien moyen
		Pataud AP60 5-1247	3	Gravettien ancien (P. IV)
		la Peyzie bâton percé	2	Magdalénien
		Roc-aux-Sorciers (19 sur dents)	19 dents	Magdalénien moyen
		Roc de Marcamps sagaie et bâton	8	Magdalénien moyen
Sculpture = 4		Laussel vulve sur gland	1	Aurignacien/Gravettien anc.
		Mas d'Azil MAN47482	1	Magdalénien moyen
		Pair-non-Pair vulve sur bâton	1	Aurignacien/Gravettien anc.
		Le Placard vulve sur bâton	1	Magdalénien ancien

Pariétal 83 vulves pariétales	<b>Gravure = 74</b>	Arcy grotte du Cheval GCA9	1	Magdalénien moyen
		Bèdeilhac B47, BST-P12-03	2	Magdalénien moyen
		la Cavaille C7	1	Début Paléolithique supérieur
		Cazelle	17	Non documenté
		Chauvet (Mégacéros1, Mégacéros2, Mégacéros 3,	3	Début Paléolithique supérieur
		Comarque Com4, Com10, Com28, Com29	4	Magdalénien moyen
		les Combarelles CVID21, CVIIG73, CXG123,	....	....
		CXG124, CVG10, CVID12, CXD166	7	Magdalénien moyen/sup.
		Cosquer	1	Solutréen
		Cussac	3	Gravettien
		Deux-Ouvertures	1	Solutréen
		Font-Bargeix FB5, FB17a, FB17b, FB17c,	10	Magdalénien VI
		FB17E, FB17f, FB17g, FB17h, FB17i, FB17j	....	....
		Fronsac F32, F34, F42, F69	4	Magdalénien supérieur
		Gabillou Gab22	1	Magdalénien III
		Gargas GC, GPC1, GPC2	3	Gravettien
		Gouy G4, G4', G51, G53	4	Magdalénien final
		Guy-Martin Réseau GM1	1	Magdalénien moyen
		Ker de Massat KMPalS1	1	Magdalénien moy/supérieur
Lascaux	1	Magdalénien ancien		
Margot M50	1	Magdalénien final		
la Mouthé	1	Magdalénien moyen		
Pergouset P38, P82	2	Magdalénien moy/supérieur		
la Roque LR1, LR2	2	Magdalénien supérieur		
Roucadour RII-17	1	Gravettien		
Sous-Grand-Lac	1	Magdalénien moy/supérieur		
Tuc d'Audoubert	1	Magdalénien moyen		
	<b>Sculptées et gravées = 3</b>	Gouy G55	1	Magdalénien final
		Guy-Martin GM2, GM3	2	Magdalénien moyen
	<b>Modelées = 2</b>	Bèdeilhac B34	1	Magdalénien moyen probable
		Montespan Mh	1	Magdalénien moyen probable
	<b>Peintes ou dessinées = 4</b>	Arcy Grande grotte GGA	1	Début Paléolithique supérieur
		Chauvet Ch fond	1	Début Paléolithique supérieur
		Margot M90	1	Magdalénien final
		Oulen	1	Solutréen

Tableau 6 – Répartition des vulves selon la chronologie

Datation	Sites	Nombre – technique – support
<b>Non documenté</b>	Cazelle (grotte de)	17 vulves – 17 gravées – 17 sur paroi
<b>Début Paléolithique supérieur</b> 5 vulves pour 2 sites (moyenne 2,5/site)	Cavaille (grotte de la) Chauvet (grotte)	1 vulve – 1 gravée – 1 sur paroi 4 vulves – 3 gravées 1 peinte – 4 sur paroi
<b>Aurignacien</b> = 27 vulves pour 4 sites <i>(moyenne 6,75/site)</i>	Blanchard (abri) Castanet (abri) Cellier (abri) Ferrassie (grand abri de la)	6 vulves - 6 gravées – 6 sur bloc 5 vulves – 5 gravées – 5 sur blocs 7 vulves – 7 gravées – 7 sur blocs 9 vulves – 6 gravées, 3 sculptées et gravées – 9 sur blocs
<b>Aurignacien/Gravettien</b> = 6 vulves pour 3 sites <i>(moyenne de 2/site)</i>	Laussel (grand abri de) Pair-non-Pair (grotte de) Poisson (abri du)	4 vulves – 3 grav, 1 sculp – 3 sur blocs et 1 mob. 1 vulve – 1 gravée – 1 mobilière 1 vulve – 1 gravée – 1 sur bloc
<b>Gravettien</b> = 13 vulves pour 6 sites <i>(moyenne 2,17/site)</i>	Arcy Grande Grotte Cussac (grotte de) Gargas (grotte de) Lauferie-Haute Ouest (abri) Pataud (abri) Roucadour (grotte de)	1 vulve – 1 peinte - 1 sur paroi 3 vulves – 3 gravées – 3 sur paroi 3 vulves – 3 gravées – 3 sur paroi 1 vulve – 1 gravée – 1 sur bloc 4 vulves – 4 gravées – 1 sur bloc et 3 mobilières 1 vulve – 1 gravée - 1 sur paroi
<b>Solutréen</b> = 4 vulves pour 4 sites <i>(moyenne = 1/site)</i>	Cosquer (grotte) Deux-Ouvertures (grotte) Fourneau du Diable (grotte) Oulen (grotte)	1 vulve – 1 gravée – 1 sur paroi 1 vulve - 1 gravée – 1 sur paroi 1 vulve – 1 gravée – 1 sur bloc 1 vulve – 1 peinte – 1 sur paroi

<b>Magdalénien</b>	Arcy (grotte du Cheval d')	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
= 169 vulves	Bédéilhac (grotte de)	4 vulves - 3 gravées et 1 modelée - 4 sur paroi
	Chaffaud	2 vulves - 2 gravées - 2 mobilières
	Comarque (grotte de)	4 vulves - 4 gravées - 4 sur paroi
pour 29 sites	Combarelles (grotte des)	7 vulves - 7 gravées - 7 sur paroi
	Font-Bargeix (grotte de la)	10 vulves - 10 gravées - 10 sur paroi
	Fronsac (grotte de)	4 vulves - 4 gravées - 4 sur paroi
	Gabillou (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
(moyenne de 5,82/ site)	Gaudry (gisement de)	1 vulve - 1 gravée - 1 mobilière
	Gouy (grotte de)	6 vulves - 4 gravées, 2 sculptés - 5 sur paroi et 1 sur bloc
	Guy-Martin (réseau)	3 vulves - 1 gravée, 2 bas-relief - 3 sur paroi
	Jolivet (gisement)	13 vulves - 13 gravées - 13 mobilières
	Ker de Massat (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Lascaux (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Limeuil gisement de	1 vulve - 1 gravée - 1 sur bloc
	Madeleine (abri de la)	4 vulves - 4 gravées - 4 mobilières
	Marche (grotte de la)	60 vulves - 60 gravées - 60 mobilières
	Margot (grotte)	2 vulves - 1 gravé et 1 peinte - 2 sur paroi
	Mas d'Azil (grotte du)	5 vulves - 4 gravées, 1 sculptée - 5 mobilières
	Montespan (grotte de)	1 vulve - 1 modelée - 1 sur paroi
	Mouthe (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Pergouset (grotte de)	2 vulves - 2 gravées - 2 sur paroi
	Peyzie (gisement de la)	2 vulves - 2 gravées - 2 mobilières
	Placard (gisement du)	1 vulve - 1 sculptée - 1 mobilière
	Roc-aux-Sorciers (abri)	20 vulves - 20 gravées - 19 mobilières + 1 bloc
	Roc-de-Marcamps (gisement)	8 vulves - 8 gravées - 8 mobilières
	La Roque (grotte de)	2 vulves - 2 gravées - 2 sur paroi
	Sous-Grand-Lac (grotte de)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi
	Tuc d'Audoubert (grotte du)	1 vulve - 1 gravée - 1 sur paroi (sol)

## 2 - Miniature et démesurée

Le recensement offre des surprises : nous nous attendions à trouver une majorité de vulves pariétales de dimensions normales ou proches de la normale (les mobilières étant par nature petites) ; elles sont la minorité et n'atteignent pas 20% (tabl. 3).

Les plus nombreuses ont des dimensions exagérées (49,5%) et un nombre conséquent a des dimensions réduites (35%) avec des extrêmes qui vont de 5 cm de diamètre (Font-Bargeix) à 60 cm (la Cavaille). Les plus petites sont parfois cachées (Fronsac 69), alors que les plus grandes sont ostentatoires. Mais il n'y a ni règle, ni explication.

## 3 - Arrondie et angulaire

Les formes affectées par les représentations de vulves ne respectant pas la stricte géométrie, leur appréciation laisse une place à la subjectivité et rend compte des disparités de lectures entre observateurs différents (tabl. 4).

Si l'on compare nos résultats avec ceux de Mme Bourrillon (2009, tome 1, p. 185-186), dont le recrutement est distinct pour partie, on observe un certain nombre de différences. Elle distingue 4 formes principales avec 22 sous-formes dans les vulves recensées par elle : 2 en fuseau, 2 piriformes, 5 sub-circulaires, 13 en triangle. La forme la plus fréquente serait, pour elle, le triangle (62%), puis les sub-circulaires (20%), les fusiformes (14%) et les piriformes (4%). En d'autres termes : près de 2/3 aurait une forme angulaire et plus de 1/3 une forme arrondie.

Dans notre recrutement, pour 241 vulves étudiées *in situ* (152 vues pubiennes et 89 vues périnéales) (Tabl. 1), avec seulement 2 formes principales et 5 sous-formes, près des 2/3 sont angulaires (71%) et moins de 1/3 arrondies (29%). Plus précisément, Les triangles représentent un peu plus du 1/3 du total (37%). Parmi les arrondies, la répartition entre circulaires, piriformes et fusiformes est assez proche (entre 8 et 12%). Nous divergeons apparemment pour les formes triangulaires. Elles sont 2 fois plus fréquentes dans le corpus de Mme Bourrillon, mais elle n'a pas fait la distinction entre mono, tri et quadrangulaires. Nous la rejoignons pour les formes arrondies : 34% pour Mme Bourrillon et 29% dans notre recrutement. Quant au sens à donner à ces

différences de formes, il nous a semblé que, en tenant compte des critères anatomiques, les arrondies étaient plutôt des vues périnéales et les angulaires des vues pubiennes, mais avec des correctifs pour prendre en compte la hauteur de la fente médiane. Au-delà de la moitié de la hauteur du triangle, par exemple, nous avons classé l'image en vue périnéale, la fente ne se voyant sur une telle longueur qu'en position gynécologique.

#### 4 - Sur parois ou blocs et mobilière

Nous avons recensé 37 vulves sur bloc (15%), 83 vulves pariétales (35%) et 121 vulves mobilières (50%), avec l'inflation des 75 vulves gravées sur dents (tabl. 5). Les vulves sur blocs, 29 gravées et 8 sculptées (ou profondément gravées), sont en majorité pré-magdaléniennes (93%) et sont rares au Magdalénien, comme au Solutréen. Les vulves mobilières sont en majorité gravées, ce que l'on conçoit, la vulve ne se prêtant pas aussi bien que le phallus à la ronde-bosse. Et ces vulves mobilières gravées sont en majorité magdaléniennes, à l'exception de 5 cas : les 3 vulves du galet de l'abri Pataud, la vulve de Laussel sur un gland pénien et la vulve sur bâton percé de Pair-non-Pair. Les vulves pariétales occupent une place intermédiaire dans la fréquence ; on se serait attendu à un plus grand nombre, compte tenu de la facilité de les tracer sur une paroi, et leur place réduite nous fait émettre l'hypothèse que la mobilité et la maniabilité du support ont été préférées à sa commodité. Cela rejoint la constatation que des figurations féminines ont été réalisées en ronde bosse ou sur des supports de petites dimensions, mais ne nous fournit pas de solution à nos interrogations.

Les incertitudes de datation ne facilitent pas les comparaisons chronologiques (tabl. 6). Il ressort néanmoins que le début du Paléolithique supérieur (Aurignacien et Gravettien) offre aussi bien des vulves sur blocs (gravées surtout, avec quelques sculptées) que des vulves pariétales, en nombre significatif, et 2 vulves mobilières (Laussel et Pair-non-Pair). Alors que les figures humaines sont rares pour les deux sexes à l'Aurignacien, il est remarquable d'observer que les vulves sont déjà présentes, comme si elles perpétuaient une tradition plus ancienne, dont l'origine et l'ancienneté nous échapperaient. On pourrait considérer qu'elles témoignent déjà d'une capacité d'abstraction, de synecdoque propre aux hommes modernes, quelle que soit leur culture. Au Gravettien, les incertitudes de datation acceptées, on recense une douzaine de vulves, ce qui est peu (3 fois moins) par comparaison avec la quarantaine de statuettes trouvées (Duhard, 1993a, White et Bisson, 1998) et marque une différence avec la période précédente. Ce sont : sur parois, Cussac (3 vulves au moins) ; Gargas (3 vulves) ; Roucadour (1 vulve). Et, en mobilier, Laugerie-Haute ouest (1 vulve) ; Pataud (4 vulves). Le Solutréen n'est pas une époque bien fournie en représentations humaines, qu'elles soient corporelles ou segmentaires. Nous relevons : sur parois, la vulve pubienne de Cosquer, celle des Deux-Ouvertures et la celle d'Oulen et, sur bloc, la vulve périnéale du Fourneau du Diable. Le Magdalénien est l'époque où les vulves, tous supports confondus, sont les plus abondantes, comme les figures féminines d'ailleurs.

Cette exubérance se retrouve dans l'art magdalénien en général. La culture magdalénienne, écrit D. Vialou, « est marquée par un baby-boom dont le reflet démographique se manifeste par la multiplication de sites d'habitat dans toute l'extension européenne, particulièrement dans les deux derniers millénaires [...]. L'intensification est maximale dans les régions où se trouvent les plus fortes densités de grottes ornées et où la production de représentations mobilières est la plus forte » (Vialou, 2005). Ce *baby-boom* est illustré dans l'art par la présence d'enfants et de nouveau-nés dans le corpus humain magdalénien : à la Marche, à Fontanet, dans le réseau Guy-Martin (Duhard, 1996b) et peut-être à la Font-Bargeix (Barrière et col., 1990).

En associant les deux critères, support et chronologie, on fait d'intéressantes constatations. Les 3 supports sont retrouvés à toutes les périodes, mais les blocs sont plus fréquents pendant la période archaïque pré-magdalénienne, alors que les supports pariétaux et mobiliers dominent au Magdalénien. Les sites magdaléniens sont en nombre plus grand (29) que leurs prédécesseurs (19) et réunissent davantage de vulves (169 contre 55, soit 75% des vulves recensées). Mais si l'on retranche les 75 vulves magdaléniennes gravées sur dents de la Vienne, le pourcentage tombe à 59%. Les sites à vulves sont plus souvent pariétaux, tant avant le Magdalénien (9) qu'au Magdalénien

(18), soit 27 sites sur 49. En les regroupant avec les sites à vulves sur blocs (9 avant le Magdalénien et 2 au Magdalénien), on atteint 38 sites sur 49. En nombre, les vulves sont pour moitié magdaléniennes et mobilières (116/241 soit 48%).

Il y a très peu de sites bi-support (c'est-à-dire ayant livré des vulves sur plusieurs types de support) : 2 avant le Magdalénien (Laussel, Pataud) et 3 au Magdalénien (Bèdeilhac, Roc-aux-Sorciers, Gouy). Avant le Magdalénien, ce sont des gisements sous abri qui offrent des vulves, et donc un art d'extérieur, à la lumière du jour. Au Magdalénien, la grotte de Gouy offre 5 vulves pariétales et 1 sur bloc, mais le support semble avoir été détaché de la paroi. L'abri du Roc-aux-Sorciers offre à la fois une vulve sur bloc et 19 sur mobilier. Les dents gravées de vulves (75) représentent 31% du total des vulves (241) et 62% des vulves mobilières (121) ; elles sont produites essentiellement dans 2 sites : la Marche, avec 55 exemplaires (Delporte, 1993) et Le Roc-aux-Sorciers, avec 19 exemplaires (catalogue du MAN, 2009).

La Marche occupe une place véritablement à part et prééminente, dans l'art figuratif paléolithique en général, et magdalénien en particulier, avec l'abondance des figures humaines et animales. Son influence est encore à déterminer mais la diffusion des dents gravées de vulves en d'autres sites, voisins comme les Fadets et le Roc-aux-Sorciers, ou lointains comme Gaudry, le Chaffaud et Laugerie-Basse, incite à émettre l'hypothèse d'un centre d'art magdalénien de la Vienne, diffusant à l'extérieur.

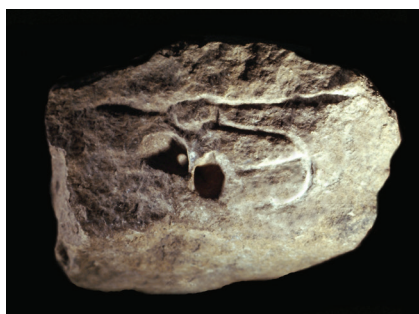
## 5 - Associées entre elles

La statistique est « le seul langage qu'on puisse restituer à l'homme préhistorique sans entrer dans le champ de l'imagination », assurait A. Leroi-Gourhan (1976). Cette revue des vulves paléolithiques, que nous avons menée, site après site et vulve par vulve, a été faite sans idée préconçue, en ne retenant que les vulves caractérisées anatomiquement et non les images d'allure vulvaire. Ce sont les chiffres qui nous amènent à d'intéressantes constatations que seule pouvait offrir une étude systématique. Nous sommes conduits à distinguer diverses associations dans l'art pariétal.

Dans 21 cas, les vulves sont associées entre elles. Trois cas sont envisageables :

- Les séries de 2 sont notées dans 9 cas : 2 blocs à Castanet (Aurignacien, Castanet 2 et 5), 2 blocs à la Ferrassie (Aurignacien, Ferrassie 2 et 6), 2 vulves pariétales à Gargas (Gravettien, Pavillon chinois), 1 baguette avec 2 vulves au Chaffaud (Magdalénien), 2 vulves aux Combarelles (Magdalénien, XG123 et XG124), 2 vulves pariétales à Gouy (Magdalénien, Gouy 4 et 4') et 2 vulves étroitement associées à Chauvet (Aurignacien, Mégacéros). Soit : 4 cas à l'Aurignacien, 1 au Gravettien, aucun au Solutréen et 4 au Magdalénien.
- Les séries de 3 et plus se trouvent dans 11 sites regroupant 56 vulves, soit le quart du total : à l'Aurignacien (2 sites et 8 vulves) : Blanchard 10 (3 vulves sur le même support sur les 6 vulves du site) et Cellier 6 (5 vulves sur les 7) ; au Gravettien (2 sites et 6 vulves) : Cussac (pariétal, 3) et Pataud (mobilier, 3 du galet sur les 4 de l'abri) ; au Magdalénien (6 sites et 39 vulves) : La Font-Bargeix (pariétal, 9 regroupées sur les 10 de la grotte) ; le Réseau Guy-Martin (pariétal, 3 sur les 3 de la grotte) ; Jolivet (mobilier, 13) ; la Madeleine (mobilier, 3 sur les 4 du gisement) ; Le Mas d'Azil (mobilier, 4 sur les 5 du site) ; Le Roc de Marcamps (mobilier, 7 sur sagaie, sur les 8 du gisement). Il faut citer, en outre, la grotte de Cazelle, dont on attend l'étude méthodique avec impatience : elle compte au moins 3 vulves emboîtées sur la vingtaine annoncée sans détails ni datation précise.
- Nous rapprochons des séries le cas particulier des vulves mobilières gravées sur des supports analogues, dans le même site : ce sont les incisives de poulain gravées de vulves, au nombre de 55 pour la Marche et 19 pour le Roc-aux-Sorciers, soit 74 sur les 75 retenues (nous n'avons pas inclus Laugerie-Basse, ni le Chaffaud).

Les vulves en séries, sur le même support (56) ou des supports identiques (74), représentent 54 % des vulves retenues (130 sur 241). Ce pourcentage est remarquable et le devient encore davantage si on le rapproche de ce qui est observé pour les phallus, beaucoup moins nombreux que les vulves : on ne connaît aucune série de phallus sur



**Figures 268** – Associations vulve-phallus aurignaciennes : a, vulve profondément gravée et phallus dégagé en bas-relief sur le bloc Blanchard 8 (cliché Delluc) ; b, vulve et phallus dégagés en bas-relief sur le bloc Ferrassie 3 (cliché Delluc) ; c, image vulvaire gravée près d'un phallus profondément gravé et près d'un anneau sur le bloc Castanet 3 (cliché Delluc) ; d (page ci-contre), vulve profondément gravée sur la face inférieure d'un gland pénien de Laussel, sculpté en ronde bosse (cliché Roussot)

le même support. Mais il y a des sites ayant livré plusieurs phallus, sans atteindre la production vulvaire de la Marche et du Roc-aux-Sorciers. Le sens de ces associations nous échappe le plus souvent. On peut cependant remarquer que les formes ne sont pas identiques : dans les associations ou les séries, ce ne sont pas des répliques, chaque vulve a son tracé particulier. La grotte de Font-Bargeix est explicite à cet égard avec sa frise de vulves gravées où toutes sont différentes.

### 6 - Pariétale complétée par un corps humain

Sans tenir compte des femmes pariétales ni des statuettes, dans un certain nombre de cas, les vulves sont associées à des éléments pouvant être interprétés comme des segments de corps humain.

- La vulve aurignacienne périnéale de la Cavaille est entourée d'un tracé arrondi évoquant l'abdomen ballonné d'une femme (fig. 43 et 44)
- La vulve gravettienne mobilière périnéale de Pataud, située à la partie médiane d'un galet, est une vulve inscrite entre 2 membres inférieurs en abduction (fig. 201).
- Trois vulves publiennes de Cazelle sont complétées par un tracé complexe interprété comme des membres inférieurs humains écartelés.
- La vulve aurignacienne pubienne du Pendant de Chauvet est complétée par un tracé complexe, tête de bison et/ou membres inférieurs humains (fig. 58).
- Deux vulves magdaléniennes pariétales publiennes de Margot semblent complétées par les éléments d'un corps humain, soit tracés, soit naturels (fig. 185 et 186).
- Nous n'avons pas décompté, dans le présent corpus des vulves, le triangle vulvaire n°17 de Saint-Cirq (Delluc, 1987), car il prend place clairement au sein d'un relief évocateur d'un pelvis (Duhard et Delluc, à paraître)

### 7 - Associée à un humain féminin

Dans 8 cas, les vulves sont figurées à proximité d'une représentation féminine.

- À Bédeilhac, selon G. Sauvet (communication orale à J.-P. Duhard), la vulve ST-P12-03 serait gravée à proximité d'une figure féminine (et d'un bison).
- Les 2 vulves magdaléniennes mobilières publiennes du Chaffaud sont sur la même face de la baguette qu'un tracé en « V » ouvert surmonté d'une cupule, le tout pouvant évoquer un corps féminin schématisé de face (fig. 57)
- La vulve solutréenne pariétale pubienne des Deux-Ouvertures est proche d'une FFS.
- A Gouy, trois vulves magdaléniennes sont associées à des figures féminines schématisées : les 2 vulves pariétales périnéales n°4 et 4' sont proches de 2 FFS et la vulve mobilière périnéale n°99c est longée par un corps féminin sur sa lèvre gauche (fig. 143 et 144)
- A Fronsac, deux vulves magdaléniennes pariétales sont proches de FFS : Fronsac 42 (en vue pubienne) est gravée à proximité immédiate de plusieurs FFS et Fronsac 69 (en vue périnéale) est contiguë à un phallus et proche d'une FFS.
- A la Marche, 2 vulves magdaléniennes mobilières sont associées à des segments de corps humain : l'une (pubienne) à la partie inférieure d'un corps, qui pourrait être féminin ; l'autre (périnéale) à une tête et une main humaine, de sexe indéterminé.

### 8 - Associée à un humain masculin

La vulve est rarement figurée à proximité d'un humain masculin.

- La vulve magdalénienne pariétale périnéale gravée Bédeilhac 47 est située en face (à 60 cm) de la concrétion n° 46 en forme d'humain ithyphallique.
- Aux Combarelles, la vulve magdalénienne pariétale pubienne VID21 est proche de « l'homme mammoth » de Breuil et la vulve magdalénienne pariétale périnéale VIIG73 est entourée de figures humaines, dont 1 homme à gauche et 2 FFS à droite.

Rappelons que nous n'avons pas décompté, dans le présent corpus des vulves, le triangle vulvaire n°17 de Saint-Cirq (Delluc, 1987), car il prend place clairement au sein d'un relief évocateur d'un pelvis (Duhard et Delluc, à paraître). Mais il est intéressant de noter qu'il fait face à une représentation masculine ithyphallique.



## 9 - Associée à un phallus

Dans 9 cas, la vulve est associée à un phallus.

- 3 cas aurignaciens sont recensés : une vulve périnéale est contiguë à un gland de phallus sur le bloc Blanchard 8 (Delluc, 1978, p. 239-242) (fig. 268 a). Le bloc Ferrassie 3 porte un grand phallus associé à une petite vulve périnéale (Delluc, 1978, p. 287-289) (fig. 268 b). Un relief ovale de morphologie assez proche est associé à la vulve pubienne du bloc Ferrassie 7 et pourrait être également un gland pénien (Delluc, 1978, p. 296-297) . Sur le bloc Castanet 3 est gravé un phallus associé à une image d'allure vulvaire et à un anneau (Delluc, 1978, p. 268-270) (fig. 268 c).
- 1 cas aurignacien ou gravettien : le gland pénien de Laussel en ronde bosse (fig. 268 d) offre une vulve périnéale sur sa face inférieure (Duhard et Roussot, 1988), là où on peut aussi décrire le frein du gland, voire un hypospadias (Delluc G., 2006).
- Aucun n'est signalé au Solutréen.
- 4 cas magdaléniens : dans la grotte de Fronsac (Delluc et col., 1996), un même panneau offre 2 vulves (n° 34, pubienne et n° 32, périnéale, la plus proche) gravées sur le même panneau qu'un grand phallus (n° 26) partiellement décalotté (fig. 269), et la vulve n° 69, périnéale, est proche d'un autre phallus (et d'une FFS en face) ; un bâton percé de la Madeleine porte une vulve gravée pubienne et, sur la même face, un curieuse représentation en relief évoquant un gland pénien ou une tête de poisson (fig. 270) ; dans la même station a été trouvé un fragment d'os gravé de « queues de poisson » selon H. Breuil et R. de Saint-Périer (1927, p. 130), où nous voyons plutôt les gravures de trois vulves pubiennes et un phallus gravés (fig. 170).

Les 9 associations hétérologues (homme ou phallus associé à une ou plusieurs vulves) sont 2 à 3 fois moins fréquentes que les 21 associations homologues féminines (terme prêtant moins à confusion que homosexuelles), ce qui revêt probablement une signification particulière et laisserait supposer que cette conjonction n'était pas seulement sexuelle. Les vulves figurées dans ces cas sont plus souvent de type pubien, un angle de vue moins sexuel que le périnéal.

On peut en rapprocher quelques sites où le thème vulve est associé au thème phallus au travers d'objets différents, comme le Placard, dont les dépôts du Magdalénien inférieur ont livré deux bâtons percés, l'un orné d'une vulve réaliste (MAN 55 063) et l'autre d'un phallus gravé (fig. 271), ou le Roc de Marcamps où la sagaie aux 7 vulves, 4 sur une face et 3 sur l'autre (fig. 272 a), voisine avec un bâton percé au manche phallique très long (fig. 272 b), des objets ambigus comme un bâton percé du Roc de Marcamps orné de



Figure 269 – Vulves 32 et 34 gravées au voisinage du grand phallus 26 de la grotte de Fronsac (relevé Delluc)





**Figure 270** – Vulve triangulaire gravée et possible gland pénien dans la partie inférieure d'un bâton percé de la Madeleine (cliché Ph. Jugie, Musée national de Préhistoire des Eyzies)

deux tracés triangulaires et d'un phallus (fig. 273) et la baguette de la Madeleine ornée, à une extrémité, d'un ours face à un gland de phallus, avec scrotum au méat urétral béant d'allure un peu vulvaire (fig. 274). Mais ce bâton porte aussi, à son autre extrémité, une image ovulaire pouvant faire discuter une vulve avec lèvres et même clitoris. Cette dernière interprétation n'a pas été retenue ici (Delluc G., 2006).

Dans le même esprit, on peut aussi en rapprocher les quelques exemples de statuette féminines ambiguës, d'allure phallique, comme : la statuette de Tursac (Delporte, 1959) ; la statuette de Weinberg (Mauern), baptisée « idole paléolithique de l'être androgyne » par L. Zotz en 1931 ; la statuette de Trasimène, décrite par P. Graziosi en 1939 et, même, la statuette très phalliforme des Milandes décrite comme préhistorique par R. White en 2002 (mais qui paraît bien douteuse). De même certaines FFS en ronde-bosse d'Europe centrale, par leur aspect vaguement cylindrique et leur taille, ont parfois un aspect phallique (Bosinski, 2010, p. 117-140). On ne peut exclure l'idée d'un « calembour » sexuel, mêlant dans la même lecture la femme et son « complément sexuel », le phallus.

### 10 - Associées à un humain de sexe indéterminé

Dans le réseau Guy-Martin 3 vulves magdaléniennes pariétales (1 pubienne et 2 périnéales) sont figurées avec un humain à l'habitus de « nouveau-né » dans une frise dite obstétricale.

Signalons que la vulve magdalénienne pubienne du Tuc d'Audoubert tracée sur l'argile du sol est entourée d'empreintes de pas de jeunes humains.

### 11 - Associées à un animal

L'association est difficile à établir, mais suppose au mieux une superposition et au moins une proximité immédiate, sur le même support (mobilier ou pariétal) ou, pour le pariétal, sur une paroi proche visuellement (au-dessus, au-dessous ou en face par exemple) ; compte-tenu de ces critères, nous relevons 23 exemples de vulves associées à un animal.

Dans 6 cas, on note une association à un cheval :

- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Fronsac n°32 est associée à des chevaux ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Fronsac n°34 est associée à une tête animale (cheval ou cervidé) ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale de Lascaux est gravée sur l'encolure d'un cheval ;
- la vulve magdalénienne pubienne pariétale Margot 50 est gravée entre 2 chevaux ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale de la Roque (le « signe losangique ») est gravée au-dessus d'un équidé ;
- la vulve magdalénienne pubienne pariétale Comarque 29 est gravée au-dessous d'un cheval.

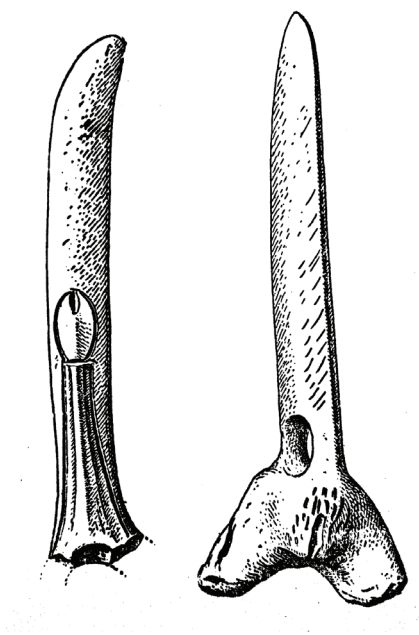
Dans 4 cas, on note une association à un boviné :

- la vulve magdalénienne périnéale pariétale modelée Bédeilhac 34 est proche de bisons modelés ;
- les vulves en frise magdalénienne pariétale gravée de Font-Bergeix sont proches d'un aurochs ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Gabillou 22 est gravée sous la queue et en arrière d'un boviné ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale « réaliste » de la Roque est gravée sous le mufle d'un bovin.

En outre, la vulve solutréenne périnéale du célèbre bloc du Fourneau-du-Diable est gravée à proximité d'un ensemble d'aurochs et de chevaux.

Enfin, dans 13 cas, on note des associations à des animaux d'autres espèces ou à plusieurs animaux :

- en plus de la vulve solutréenne périnéale du bloc du Fourneau-du-Diable, gravée à



**Figure 271** – Le Placard : bâtons percés, l'un avec un phallus, l'autre avec une vulve très réaliste (relevé Mortillet)

- proximité d'aurochs et de chevaux, qui vient d'être citée,
- la vulve gravettienne périnéale pariétale du Camarin de Gargas est gravée sous l'encolure d'un élan ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale de Montespan est modelée à proximité d'un mammoth ;
- la vulve gravettienne pubienne pariétale de Roucadour est gravée à la base d'un ensemble d'animaux (mammoth, félins, rhinocéros) ;
- les 2 vulves gravettiennes pubiennes inversées pariétales du Pavillon chinois de Gargas sont gravées à proximité d'un possible rhinocéros (?) ;
- les vulves magdaléniennes périnéales pariétales Pergouset 32 et Pergouset 38 sont gravées à proximité de chevaux et de bouquetins (mâle et femelle près de Pergouset 32) ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Bédailhac 47 est gravée près d'une patte postérieure d'animal non identifié ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale Comarque 4 est associée à un tracé sommaire d'animal ;
- la vulve aurignacienne gravée du bloc Ferrassie 8 est associée au verso à un tracé interprété comme une tête animale ou comme une image d'allure vulvaire ;
- la vulve du début du Paléolithique supérieur pariétale du Pendant de Chauvet est peinte près d'un bison et d'un félin ;
- la vulve du début du Paléolithique supérieur, périnéale pariétale, de la Cavaille est isolée sur la paroi droite de la cavité, mais elle est gravée juste en face d'un cheval, d'un bovin et de plusieurs mammoth ;
- la vulve magdalénienne périnéale pariétale des Combarelles n° VIIG73 est gravée à proximité d'un mammoth et d'un cheval.

Une association peu commune est celle réalisée par les 2 vulves magdaléniennes pubiennes de la Peyzie, gravées sur un bâton percé en compagnie de motifs floraux, rarement présents dans l'art paléolithique.

Seul ou avec d'autres, associé à une ou plusieurs vulves, le cheval est retrouvé 11 fois, le boviné 6 fois, le mammoth 3 fois, le bouquetin 2 fois, le félin 2 fois, le rhinocéros 2 fois, l'élan et le renne 1 fois, soit une majorité d'herbivores. Le thème Cheval associé au thème Vulve est retrouvé 11 fois, le thème Boviné 6 fois. Mais le thème Vulve n'apparaît qu'une fois avec la combinaison Cheval – Bovin.

On ne prend plus guère en considération la théorie de la sexualisation des associations animales d'A. Leroi-Gourhan (bovin-féminin et cheval-masculin) ni celle d'A. Laming-Emperaire (allant dans le sens inverse), mais on remarquera cependant que le cheval est le plus souvent figuré (comme dans l'art paléolithique en général), devant les bovinés et qu'ils représentent à eux deux près des 2/3 des animaux associés à des vulves (16/25).

## 12 - Unique et isolée

Les vulves sont rarement isolées, seulement dans 9 sites dans l'état actuel de nos connaissances : la Cavaille, Le Cheval d'Arcy, le Fourneau du Diable, Gaudry, Lascaux, La Mouthe, Pair-non-Pair, le Poisson et Roucadour. En outre, ce nombre est sans doute trop élevé : près de la vulve de la grotte du Cheval d'Arcy, il y a un tracé ovalaire ; au Poisson, parmi les vestiges retrouvés sur une dalle effondrée du plafond, il y a un tracé aurignacien évoquant un fragment de vulve.

La vulve apprécie la compagnie, mais avec une préférence marquée pour d'autres représentations féminines. Est-ce à dire que le pénis, en érection ou non, est le mal aimé des Paléolithiques ? Ou que son rôle n'a pas semblé primordial dans l'idée paléolithique de la genèse, celui joué dans l'érotisme paraissant peu discutable.

## B - Qui sont les auteurs des œuvres ?

Alors que nous pouvons détailler le style des œuvres jusqu'à établir des classifications, analyser les techniques jusqu'à pouvoir les reproduire, et décrire le processus



Figure 272 – Le Roc de Marcamps : a, vulves gravées sur une sagaie à biseau strié (cliché Duhard) ; b, phallus sculpté sur le manche d'un bâton percé (cliché Delluc)



Figure 273 – Le Roc de Marcamps : bâton percé orné de deux triangles d'allure vulvaire (recto et verso) et d'un phallus (cliché Duhard)



Figure 274 – La Madeleine : baguette gravée d'un ours face à un gland pénien au méat béant (cliché Leroi-Gourhan)

créatif jusqu'à l'imiter, nous n'en savons pas beaucoup plus sur les « créateurs », ou « manufacteurs » eux-mêmes, termes préférables à celui d'« artistes » pré-supposant un don artistique que tous ne possédaient pas. La qualité technique et picturale de certaines œuvres oblige à penser qu'elles ont été exécutées par des créateurs confirmés, en pleine possession de leurs moyens, et elles nous apparaissent comme des chefs-d'œuvres, apprécie le graphiste Gilles Tosello, alors que d'autres, plus sommaires, évoqueraient davantage une exécution par une main maladroite ou pressée. Des rapins et des débutants ont côtoyé les maîtres, « des professionnels au service d'une grande idée du groupe », selon A. Leroi-Gourhan (1964). Si le sexe des figures humaines (voire animales) est généralement facile à établir, quand existent des caractères sexuels de certitude, celui des créateurs l'est beaucoup moins. Il est malaisé de trouver des arguments probants en faveur de l'un ou l'autre sexe, et les théories des modernistes féminines ne sont pas convaincantes.

Il faut tenir compte, en outre, du fait qu'un même individu pouvait produire, suivant les circonstances, des œuvres élaborées et des œuvres rapidement exécutées : c'est ce qu'A. Leroi-Gourhan nommait l'écriture cursive, opposée à l'écriture élaborée (Delluc, 1990).

### 1 - L'âge des artistes

A. Leroi-Gourhan (1980-1981, p. 460 ; 1992, p. 367), pour avoir fréquenté beaucoup de grottes, était frappé par les « exploits spéléologiques des Paléolithiques » qui sont allés jusque dans les cavités offrant de réelles entraves à la pénétration humaine, en se souvenant qu'ils ne disposaient que de lampes à graisses ou de torches, offrant un champ lumineux limité et une autonomie restreinte. Tous les pariétalistes ont expérimenté ces difficultés, en se faufilant dans des espaces exigus, à champ visuel limité à quelques centimètres, comme par exemple dans la grotte de Bédouilh, où il faut ramper dans une chatière pour accéder à la vulve modelée sur argile, la grotte de Font-Bergeix, où le couloir mesure 1 m de large et 0,50 m de haut, la grotte de Fronsac, où la vulve 69 est gravée dans une petite niche, sur la paroi d'une galerie très exiguë, environ de 0,50 m de large et moins de 1 m de haut. B. et G. Delluc, qui ont l'expérience de ces cheminements pleins d'embûches, écrivent : « L'étroitesse extrême de certaines galeries de grottes ornées, telles Fronsac, la Font-Bergeix [...], la galerie terminale de la Mouthe ou la chatière de la grotte du Cheval d'Arcy-sur-Cure, tout comme la scabreuse escalade permettant d'atteindre le mammoth et le masque tracé à l'argile dans une petite coupole au sommet d'une cheminée de Bernifal [...], suggèrent que ceux à qui était confié le soin d'inscrire sur le rocher le message du groupe étaient très jeunes, minces, agiles et indemnes d'hypermétropie ou de presbytie. De même, celui ou celle qui a gravé ou sculpté telle ou telle minuscule œuvre mobilière ne devait pas présenter de déficit visuel lié à la sénescence. Ce sont là des indications précieuses concernant la jeunesse des artistes paléolithiques » (Delluc G., 2006, p. 169). Précisons que les traces dans la glaise au voisinage de la vulve modelée de Bédouilh, outre l'empreinte du fessier de l'abbé Breuil sur un bison qui n'a pas résisté à la pression, sont celles d'un homme.

Bien entendu, et les spéléologues le démontrent, il est possible d'emprunter les chemins suivis par les Paléolithiques, mais ils sont interdits aux sujets corpulents ou manquant de souplesse. A Cosquer, remarque Clottes : « Des traces anciennes montrent qu'une personne agile s'est livrée à quelques acrobaties » pour accéder à une faille située en hauteur (Clottes et al., 2005). Au Tuc d'Audoubert, il a fallu franchir une cheminée, actuellement équipée d'une échelle pour accéder au réseau supérieur. Il est troublant d'ailleurs de constater que l'essentiel des empreintes de pas retrouvées sont celles de jeunes enfants ou d'adolescents (Clottes, 1993).

L'ichnologue Michel Garcia, un spécialiste des empreintes, nous apprend que les traces relevées dans la grotte Chauvet sur une piste de 70 m de long, avec deux appuis de main et une vingtaine d'empreintes de pieds, sont celles d'un jeune garçon de 9 à 10 ans, d'après sa stature de 130 cm, et au pied de type européen (Garcia, 2005). Peut-on le considérer comme l'auteur des œuvres de cette grotte ? Probablement pas, car elles supposent une maîtrise des techniques qu'un enfant de cet âge ne possède pas, à moins

qu'il ne s'agisse d'un « Mozart » paléolithique du graphisme. Même constatation à la grotte de Fontanet, révèle le même spécialiste : sur des massifs argileux, un tout petit enfant a laissé ses empreintes, essentiellement de mains, et dans la partie terminale de la grotte, on peut accéder à de magnifiques empreintes de pieds humains qu'on trouve par dizaines dans cette zone, dont certaines évoquent le port d'une sorte de mocassin. D'autres grottes ont livré des empreintes de pas, Niaux (une dizaine de plages de pas d'enfants), Cabrerets, Cosquer, Montespan, Aldène, Pech-Merle, avec toujours cette prééminence des sujets masculins et des jeunes sujets, pré-adolescents ou adolescents. Au Tuc d'Audoubert, dans la « salle des Talons », ce sont les traces dans l'argile du piétinement de plusieurs jeunes sujets, qui semblent avoir exécuté une marche (ou une danse ?), la pointe des pieds relevé, autour de la vulve inscrite dans l'argile. Selon R. Bégouën, « L'abondance des traces n'est qu'apparente, si on la compare à l'immensité des galeries : une seule expédition conduisit sans doute une poignée d'hommes et de femmes à la Salle des Bisons d'Argile. L'incursion fut préparée par une brève reconnaissance des lieux, indispensable lorsqu'on s'aventure aussi loin. L'absence d'aire de séjour prolongé dans le Réseau Supérieur, due à l'éloignement de l'entrée et aux difficultés de circulation, implique que la logistique était assurée à partir d'autres foyers. Il devient alors plausible que les sculpteurs des Bisons d'argile et les chasseurs qui campaient en bas dans le Volp soient sinon les mêmes, du moins des membres du même groupe. Les artistes avaient le soutien actif de la communauté : si la fonction symbolique constituait la motivation principale de la présence magdalénienne, il fallait bien qu'une partie du groupe assurât la subsistance » (source <http://creap.fr/Tuc.htm>). R. D. Guthrie (2005), prenant en compte les empreintes laissées, le caractère maladroit et inachevé de nombre de figures, imagine que l'art paléolithique est en grande partie l'œuvre de jeunes gens, conduits dans les cavernes par l'attrait de l'exploration et de l'aventure, et qui auraient laissé des témoignages graphiques des préoccupations de leur âge : les animaux que l'on chasse et les femmes que l'on convoite. Ce serait un art ludique, davantage qu'un art magique, les graffitis digitaux, les mains pigmentées et les bris de concrétions en témoigneraient. Randall White dénonce avec force ces idées et lui reproche de ne pas s'en tenir à sa spécialité, l'éthologie animale, où il excelle (White, 2006).

Pourquoi trouve-t-on surtout des traces d'enfants au sol ? Une première raison invoquée tient au fait que les enfants vont aux endroits où les adultes ne vont pas, explique M. Garcia. Ils s'écartent du droit chemin en quelque sorte. Mais elle n'est pas convaincante, nous dit R. Pigeaud : « Pour avoir marché pieds nus ou en chaussettes sur le sol des grottes, nous avons pu constater que notre passage ne laissait quasiment pas de traces. D'où l'idée que les empreintes de pas [...] auraient pu être le résultat d'actions volontaires » (Pigeaud, *in* halshs-00350622, version 1, 7 janvier 2009). Et il imagine que ces enfants ont été guidés pour laisser des traces en certains endroits, alors que les adultes évitaient de laisser les leurs. La présence de pas d'animaux associées ou superposées à celles de ces enfants ne fait qu'accroître notre perplexité, quand on apprend que les empreintes animales sont contemporaines et qu'il s'agit, dans un cas d'un renardeau polaire (*vulpes lagopus* ou *isatis*), dans l'autre d'un canidé de grande taille, qui n'est pas un loup mais plutôt un chien : cette observation, et d'autres, amèneraient certains à bouleverser un peu la chronologie de la domestication et à remettre à l'honneur la théorie de E. Piette (1906) sur la semi-domestication des animaux aux temps pléistocènes. Cependant, le chien n'apparaît pour la première fois, avec certitude, que dans un niveau daté de 12 000 ans en Iran, à Palegawra (Vialou, 2004, p. 451).

## 2 - Sexe des artistes et division sexuelle du travail

Dans l'art paléolithique transparait une dichotomie sexuelle du travail, qui se retrouve d'ailleurs dans la majorité des sociétés humaines. L'art animalier, qui montre une réelle connaissance de l'éthologie animale, oblige à admettre que les artistes étaient des observateurs attentifs de la faune, reproduisant des détails sur le pelage, les bois, les attitudes, qui ne peuvent s'acquérir qu'en étant longuement au contact des animaux. « Dans le domaine bioclimatique, les documents pariétaux ne prouvent qu'une chose, à savoir que les hommes connaissaient les animaux qu'ils ont décrits ». (Leroi-Gourhan, 1979-1980, p. 517). Les résultats des recherches de G. Maury sur les représentations

pariétales de bisons, dont il est un des spécialistes, faites à la demande de J. Clottes (Clottes et Courtin, 1994) plaident en faveur du naturalisme de ces animaux. Sur les 252 bisons ornant 13 grottes ariégeoises, cet éthologue reconnaît sans difficulté leur sexe, même en l'absence d'organes génitaux visibles, les autres caractères sexuels secondaires étant suffisamment explicites pour établir le diagnostic. Il distingue également les jeunes animaux des vieux, et repère des attitudes caractéristiques, comme l'écoute, la posture défensive, la course, le léchage et le rut. Près de la moitié des postures des bisons sont celles de défense, de recul et d'attaque. Il a décrit également des animaux morts, couchés sur le flanc et précisé que le bison recherche spontanément la compagnie des chevaux. Qui pouvait mieux connaître ces animaux, sinon des chasseurs, et qui étaient les chasseurs ? Hommes ? Femmes ?

On ne voit jamais de femmes affrontées à des animaux, voire associées aux exceptionnelles scènes cynégétiques. Sauf un cas, la scène sur bois de renne de La Vache (Duhard, 1993), où 3 humains suivent un cervidé, avec 1 femme intercalée entre 2 hommes, dont un armé d'une sagaie ou d'un épieu. Cette femme participait-elle à la chasse ou son rôle se limitait-il au portage des pièces de gibier ? Autre élément de réflexion : le gibier figuré appartient presque exclusivement à la grande faune, avec des herbivores plus nombreux que les carnivores, la petite faune étant très peu représentée (lièvre de Gabillou du panneau n° 12, léporidé de Roucadour, batracien sur une sagaie de Fontalès, hibou de Chauvet, belette du réseau Clastres), comme est peu ou pas figurée la flore. On pourrait être tenté de dire, puisque le recours à l'imagination est revendiqué par les préhistoriennes féministes, que les artistes ont représenté ce qu'ils chassaient ou collectaient. Et la pauvreté de représentation de la flore et de la petite faune, dont la collecte est attribuée aux femmes - en raison de la division sexuelle du travail exposée par A. Testard et défendue par E. Morin -, démontrerait qu'elles n'avaient pas de rôle créatif graphique.

Selon le philosophe et sociologue Edgar Morin, « il y a une dialogique entre le pôle masculin (agressivité, chasse, prédation) et le pôle féminin (amour, maternité, cueillette, foyer). L'aspect féminin domine tout ce qui est pacifié, pacifiant, à l'intérieur de la société [...]. L'aspect masculin domine tout ce qui est dominant et agressif ». Ce qui s'explique sans doute avant tout par la sécrétion prédominante de la testostérone chez l'homme et par l'action bien différente des hormones féminines, nos actions quotidiennes étant sous-tendue, entre autres, par des hormones, des neuro-transmetteurs, des phéromones... (Delluc G., 2006). Il est légitime de penser que les chasseurs de grande faune étaient majoritairement (voire exclusivement) des hommes, et que ce sont eux les auteurs des scènes où elle est figurée (Duhard, 1996 ; Delluc G., 2006). Nous partageons l'avis de A. Conte-Sponville (2006), en accord avec le D<sup>r</sup> A. Braconnier (1996) : « Les femmes en général parlent le langage de l'affectivité et de l'émotion, et les hommes le langage de l'action et de la description ». Mais cela n'exclut pas que des femmes aient pu participer à l'élaboration des œuvres graphiques (comme il apparaîtrait pour certaines mains appliquées sur les parois), en se réservant la réalisation de certaines figures, comme celle de la petite faune, ou en coloriant les œuvres masculines.

Dans les peuples primitifs, c'est l'homme qui chasse, quelques heures par jour : il a du temps pour d'autres activités. La femme œuvre tout le long de la journée (cueillette, enfants, habitat) et ne participe que peu à la chasse par des actions non sanglantes : rabattre le gibier, l'assommer ou l'extraire du sol (Delluc, G., 2006).

Dès lors, les objets coupants ou piquants seraient peut-être plus utilisés par les hommes (lames, burins, sagaies, harpons), alors que d'autres (raclours, grattoirs, lissoirs) seraient plutôt d'usage féminin, dichotomie que l'on retrouve pour les couteaux des Inuits ; le *pouko* masculin (un poignard) et le *oulou* féminin (une sorte de hachoir-raclour semi-circulaire). G. Delluc pense aussi que, compte tenu du rôle physiologique de la testostérone chez l'homme, il dessinait plus volontiers l'objet de son désir que son propre organe.

Mme C. Cohen, se référant aux données ethnographiques, insiste sur « l'importance des activités productrices ou artisanales des femmes » (2005). Comme souligné par

Descamps (1930), il existe dans les sociétés une division sociale à la fois par sexe et par âge, tendant à former « une petite communauté basée sur les échanges de services », où les femmes n'ont pas qu'une utilité reproductrice. Un consensus s'est dégagé autour de cette évidence.

### 3 - Le révisionnisme féministe

« A partir des années soixante, le mouvement féministe prend un essor considérable aux États-Unis et trouve un point d'ancrage dans la Préhistoire : la place des femmes dans les sociétés primitives renvoie à celle qu'elles occupent dans le monde contemporain... Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'image des femmes préhistoriques n'était guère glorieuse : maltraitées, abusées sexuellement par les hommes chasseurs, dominants. Des travaux, menés d'ailleurs par des femmes préhistoriennes et ethnologues, anthropologues, sont entamés afin de mettre à bas ces idées préconçues et de mettre en évidence leurs rôles au centre de la vie sociale et économique : la cueillette, qui représente deux tiers de la nourriture consommée par un groupe de chasseurs-cueilleurs ; le dépeçage des animaux ; le tissage ; la vannerie ; on attribue même aux femmes l'invention de l'agriculture et la domestication des animaux » (Pierrel, 2005). L'engagement féministe va loin, jusqu'au déni de l'évidence, comme Pamela Russel, assurant dans un texte intitulé « Forme et imagination », où elle vilipende les naturalistes : « Mme Willendorf ressemble le plus à une moderne jeune femme surveillant son poids [*sic*], un peu trop potelée, mais certainement ni enceinte, ni mère » (Russel, 1993, p. 378). Partant de ce point de vue, aucune lecture physiologique du corps féminin n'est possible !

Que les femmes soient les auteurs exclusifs des représentations féminines est un *a priori* dogmatique, apparu dans les années 1970 sous l'impulsion de l'anthropologue Sally Slocum, suivie de E. Leacock, A.-L. Stoler, mais sans une vraie argumentation scientifique, quand ce n'est pas avec une certaine mauvaise foi, avouée par l'une d'entre elles dans un courrier fait à J.-P. Duhard ! A ce propos, nous soulignerons que les auteurs anglo-saxons méconnaissent la littérature francophone et que certains auteurs français, pour leur argumentaire, négligent de citer les travaux qui ne vont pas dans leur sens. Ainsi Mme M.-J. Bonnet, qui cite Leroy McDermott, ne dit pas un mot sur nos études (Delluc, Duhard) sur le réalisme des figurations humaines paléolithiques. Pas de référence non plus à l'étude de la démographie des sépultures, faite par P. Binant (1991a et b) : au Paléolithique supérieur, on observe une évidente supériorité des individus mâles dans la population sépulcrale, particulièrement en ex-URSS, en Italie et en Grande-Bretagne. La France y fait toutefois exception, avec 6 femmes pour 4 hommes.

Jane Balme et Sandra Bowdler de l'University of Western Australia (2006) reconnaissent une division sexuelle du travail dans les peuples chasseurs-cueilleurs, mais y voient une raison structurelle sociale, et non biologique. Nous les citons pour ne pas trahir leur pensée : « *A division of labour between sexes/genders in which, although there is some overlap, men hunt large game and women collect smaller game, shellfish and most plant foods, is a characteristic of all documented hunter-gatherer societies. We argue that there is no biological reason for this behaviour and that it must be a social construct. These gender roles became part of the structure of societies at the same time as other forms of symbolic behaviour associated with anatomically modern humans (Homo sapiens sapiens). Established gender roles were important for the first colonizers of a new continent, Australia, because it allowed the colonizers to tackle a completely new environment* »<sup>1</sup>. Chacun se fera son opinion sur ces assertions.

Une « hypothèse révolutionnaire », s'extasie Marie-Jo Bonnet, est celle de Leroy McDermott, exposée dans un article paru dans *Current Anthropology* en 1996, qui défend l'idée d'autopourtraits : « This study explores the logical possibility that the first images of the human figure were made from the point of view of self rather than other and concludes that Upper Paleolithic "Venus" figurines represent ordinary women's views of their own bodies »<sup>2</sup>. Nous ne partageons pas ce point de vue, repris avec enthousiasme par Mme M.-J. Bonnet, qui s'empresse de conclure, car cela va dans le sens de ce qu'elle veut prouver : « Autrement dit, les femmes avaient une activité artistique à côté de la nécessaire reproduction de l'espèce ». C'est une démarche peu scientifique de commencer par admettre une hypothèse, puis d'en déduire une thèse. Nos habitudes,

en Médecine, comme en Préhistoire, sont différentes : c'est de l'étude des faits, de leur analyse, de leur confrontation entre eux que naissent, après synthèse, nos hypothèses ou nos certitudes. A chacun sa méthode ! Aucun des quatorze commentateurs de l'article de Leroy McDermott, dans la même revue, ne partage d'ailleurs son sentiment : Bahn, Bisson, Cook, Davis, Delporte, Dobres, Duhard, Elkins, Hahn, Jelinek, Marshack, Svoboda, Tomaskova et White. Cette unanimité de spécialistes d'horizons pourtant différents a dû échapper à Mme M.-J. Bonnet.

Il semble évident que, dans un autoportrait, si l'on ne dispose pas de miroir, certaines parties du corps restent inaccessibles à l'œil : ainsi du dos et des fesses, et que d'autres sont d'accès limité, ainsi de la face postérieure des cuisses et de la région vulvaire. Une femme peut examiner une partie de sa vulve, la plus antérieure, mais ne la voit jamais en totalité, pas davantage qu'elle ne peut voir son anus, à moins d'être contorsionniste ! Un homme ne verra pas non plus ce dernier, mais n'a pas de difficulté à regarder son pénis, surtout s'il le flatte pour le rendre plus saillant. Il n'aura pas non plus de mal à examiner une vulve, surtout si la femme s'y complait. Mme C. Cohen, comme nous, envisage avec scepticisme la théorie de l'autoportrait, démontrant que les féministes ne sont pas forcément d'accord entre elles.

Dans l'hypothèse où ce seraient des hommes les concepteurs des œuvres, on comprendrait qu'ils aient préféré représenter la femme et sa vulve, manifestant dans ces figures l'intérêt compréhensible et probablement sexuel qu'ils lui portaient. Dans l'autre éventualité, de créatrices à l'origine des œuvres, les femmes montreraient très peu d'intérêt pour les hommes, si l'on en juge par le nombre restreint de représentations corporelles ou génitales masculines, et une très grande attention pour les vulves et les formes féminines ; cet intérêt ne peut être exclusivement sexuel, sauf à penser que ce sont des lesbiennes à l'origine de ces figures. Dans ce cas, il ne serait pas non plus génésique, la procréation ne les concernant pas. Mais, cela mis à part, cette seconde hypothèse rendrait compte de la composition du bestiaire figuratif, où dominent des animaux peu consommés par les Paléolithiques et, probablement, non chassés par les femmes.

Mme M.-J. Bonnet, qui milite depuis longtemps pour les femmes, et avec une conviction respectable, propose de voir dans la vulve une « porte initiatique », c'est-à-dire « un passage entre deux mondes. Entre le visible et l'invisible, bien sûr, mais aussi entre la lumière et l'ombre ou la vie et la mort ». Pourquoi pas ? Ce qu'il y a de certain, c'est que derrière la vulve se cache un espace mystérieux car occulte, nous le concédons, et que le passage par une vulve fait que pour l'homme il y aura désormais un avant et un après cette expérience, et que la conception de la femme et de la vie en sera définitivement changée. Bien entendu, nous rejetons l'idée, défendue par S. Freud (vivement remis en cause en 2010 par Michel Onfray dans *Le Crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*), que l'homme soit frappé de terreur à la vue d'une vulve ! Et nous ne dirons pas, avec Mme M.-J. Bonnet, que « la vue des vulves aurignaciennes était réservée aux femmes, dans le cadre d'initiations féminines dont les hommes auraient été écartés ». Elle ajoute même : « Pourquoi imposer aux hommes un tel traumatisme ? ». Peut-être que la vue d'une vulve surprend, choque peut-être, mais pourtant elle émeut, fascine et attire les hommes, et les préhistorien(ne)s hétérosexuel(le)s ne nous démentiront probablement pas pour l'avoir expérimenté. Les saphiques non plus. « Femme productive, inventive, artiste, la nouvelle femme des origines est née de la convergence des recherches de terrain et des spéculations nourries d'idéologie militante », concluait C. Cohen dans son article sur « L'art rupestre et les rôles de la femme au Paléolithique » (2007). Nous ne croyons pas compatibles le militantisme et l'analyse objective, donc le parti pris et la mauvaise foi devraient être écartés.

M. Gerassimov donne apparemment raison à M.-J. Bonnet : étudiant deux habitats du Paléolithique supérieur découverts à Malta en Sibérie, il a observé une répartition des différents outils en deux secteurs, l'un comportant couteaux, poignards et statuettes d'oiseaux, l'autre aiguilles, alènes, grattoirs, colliers et statuettes féminines. D'où il conclut que le premier était celui des hommes, le second celui des femmes. A moins que le premier ne fut l'endroit de la boucherie, et le second celui du tannage et de



la couture, sans impliquer un partage sexuel des tâches, pourrait-on rétorquer ; car rien n'est sûr, sauf aux yeux de celui (ou celle) qui défend ses idées (ou ses *a priori*). D'ailleurs, et cela ne clarifie pas le débat, aucune différence n'apparaît en comparant les modes d'inhumation ou le mobilier accompagnant les morts : les outils de silex et d'os déposés qui les accompagnent semblent être les mêmes pour les hommes et les femmes. En outre, la parure n'est pas l'apanage des corps féminins inhumés (au contraire, les hommes et les enfants en auraient davantage), même si elle paraît l'être dans les corps féminins figurés (Leroi-Gourhan, 1965). C'est la raison pour laquelle L. Pales (1972) en fait un caractère sexuel tertiaire. La rareté des informations a pu conduire des préhistoriens (ennes) à compenser par l'imagination les lacunes de nos connaissances et à projeter sur la femme paléolithique les mêmes schémas sociaux de leur culture ou à construire des hypothèses allant dans le sens de leur idéologie.

Un argument en faveur de la participation des femmes à l'ornementation rupestre serait fourni par l'application du ratio digital de J.T. Manning aux empreintes pariétales de mains, ce qu'ont fait A. Noury et J.-M. Chazine (2006) pour les figures de la grotte de Gua Masri II (Indonésie). C'est le rapport des longueurs index/annulaire qui, selon Manning, permettrait de reconnaître une femme (indice = 1) ou un homme (indice = 0,96). Appliqué, grâce à des logiciels, aux empreintes de mains de cette grotte, ce ratio montrerait que des humains des deux sexes ont participé à peu près à égalité à cette ornementation, mais avec une répartition différente et des zones définies. Sur les mains complètes de la grotte Cosquer, la même étude aurait permis de déterminer que les mains féminines étaient plus nombreuses que les masculines.

L'application de cet indice de Manning à la détermination sexuelle des empreintes de mains ne peut être acceptée aussi facilement que l'on fait Noury et Chazine. Manning veut faire dire bien d'autres choses à son ratio digital, comme la prédiction des chances de reproduction, la performance individuelle, l'hérédité, l'agressivité ou les préférences sexuelles. Il admet aussi qu'il y ait des variations chez le même individu selon l'âge et s'est cantonné aux adultes. Dans l'interprétation, il faut également prendre en compte qu'il y a des mains d'enfants, que d'autres sont litigieuses ou indéterminées, que la surface d'appui de la main cernée par le pigment est plus petite que la surface réelle de la main, rendant l'empreinte plus grêle, et que le fait d'appliquer sa main sur une paroi ne constitue pas exactement un acte artistique, aboutissant à une œuvre d'art.

Mme M.-J. Bonnet, encore, s'appuyant sur des exemples ethnographiques, affirme : « L'idée que l'art rupestre préhistorique ait pu être réalisé par des femmes trouverait une preuve dans certaines pratiques des aborigènes australiens, chez qui l'art sacré est, en certains lieux et en certaines occasions, réservé aux femmes » (2004). Comparaison ne vaut pas raison, car l'inverse s'observe également. Peut-on aller jusqu'à dire, si ces images vulvaires sont faites par des femmes ou pour des femmes, que ce sont les premières allusions saphiques dans l'art ? Elle poursuit sa démonstration conditionnelle et limitative : « Si on admet que l'art paléolithique a pu avoir une fonction rituelle ou religieuse, certaines images ou certains objets étaient peut-être destinées aux femmes ou à l'initiation sexuelle des adolescentes, plutôt qu'à un usage exclusivement masculin ». Pense-t-elle aussi aux objets phalliques, dont l'usage masculin est moins probable que l'emploi féminin et qui pourraient préfigurer les dildos et autres godes et vibromasseurs ?

Les pratiques solitaires féminines ne sont pas un usage moderne et les phallus en ronde bosse auraient pu être des « instrumentos de masturbacion » (Montandon, 1913 ; Angulo et Garcia, 2005 ; 2007). Ces auteurs s'appuient sur des exemples historiques : dès la plus haute antiquité les femmes de l'Orient faisaient un fréquent usage de phallus et autres objets matériels, ainsi que le prouve un passage du prophète Ezéchiel et la découverte de plusieurs spécimens de divers modèles dans les ruines de Pompéi et d'Herculanum (visibles au musée de Naples). Cette pratique a persisté de nos jours partout, comme l'attestent des exemples ethnographiques : les femmes africaines Mboundou et Nama utilisent un pénis artificiel pour des masturbations réciproques et les femmes Zandé emploient un phallus de bois et parfois un fruit que la femme, qui assume le rôle de l'homme, s'attache aux hanches à l'aide d'une ficelle.

Pouvons-nous en rapprocher cette curieuse statuette « phallo-féminine » supposée paléolithique, dite la « vénus des Milandes », décrite par R. White ? Il ne s'agit pas de Joséphine Baker, qui résida longtemps au château avec son mari Jo Bouillon, et qui n'usurpait pas le surnom de « vénus noire », mais d'une figurine en ronde bosse ramassée par un gamin dans les années 1980 au milieu des silex dans un champ voisin. Sa nature féminine n'est pas plus contestable que sa forme phallique, ce qui donnera du grain à moudre aux historiennes de l'art. On ne peut attribuer le même rôle aux phallus modelés en argile, à ceux gravés ou peints (40 cm à Fronsac), ni aux reliefs rocheux, surtout quand ils sont démesurés (50 cm à Cosquer) ou appendus aux parois (28 cm à Bédeilhac) ou aux plafonds. Quant aux vulves figurées, aucune ne peut faire penser à un substitut féminin, même la vulve modelée dans l'argile à Bédeilhac, béante, mais vierge d'agression, comme nous l'avons vérifié in situ, et ce malgré le passage de plusieurs préhistoriens ! Plus près de nous, la célèbre Vénus d'Urbino, peinte par le Titien, illustrerait une pratique masturbatoire, dans un contexte exclusivement féminin, où la seule référence masculine pourrait être la colonne dressée dans l'encadrement de la fenêtre. Mais J.-P. Duhard a montré que la gestuelle sexuelle de la main n'existe pas chez la femme dans l'art paléolithique (Duhard, 1989b ; 1993a). Exit donc cette théorie.

#### 4 - Des œuvres faites pour les hommes ?

Après G.-H. Luquet, qui soutenait l'idée que ces œuvres ne traduisaient pas « le caractère générateur de la femme, mais son caractère voluptueux » aux yeux des Paléolithiques (1926), Mme L. Passemard affirmait : « Les statuettes féminines du Paléolithique supérieur sont l'extériorisation des besoins et des désirs des hommes de ce temps » (1938), accréditant l'idée qu'elles étaient faites pour et par les hommes. Est-ce l'invention de l'érotisme, qui est la création du désir et la recherche du plaisir et qui concourt à la reproduction sans en être le but ? Nous ne savons évidemment pas pourquoi ou pour qui étaient faites ces représentations vulvaires et phalliques isolées, et humaines corporelles. On pourrait aussi bien soutenir qu'elles étaient faites à la gloire de la femme, sans apporter davantage d'arguments que son intime conviction. Pour les « Modernes », par opposition aux « Anciens » (on pourrait aussi bien dire des féministes par opposition aux masculistes, pas forcément machistes), ces œuvres ont été faites par des femmes. C'est la thèse de Marie-Jo Bonnet (2004), une féministe militante et pratiquante, pour qui ce sont peut-être des autoportraits. C'est sans doute pour cette raison que cette auteure féminise certaines statuettes de Grimaldi : « *La Losange* » et « *La Polichinelle* » !

Un argument nous est fourni par la neurobiologie : l'encéphale masculin est davantage stimulé par la vue d'images érotiques que celui de la femme, alors que la femme est plus sensible que l'homme aux sons, aux odeurs, au contact (Conte-Sponville, 2006). Ce que confirme Lucie Vincent : en matière d'érotisme, l'homme préfère voir, alors que la femme préfère sentir ou toucher (2004). S'il était besoin d'un autre argument, il nous serait fourni par notre confrère psychiatre A. Braconnier (1996), pour qui les femmes réagissent et les hommes agissent. Cela ne désarme pas les féministes : « Pourquoi les femmes feraient-elles partie des non-initiés, alors qu'il y a tant de signes féminins ? », demande Mme Bonnet. Pour au moins une raison, assez simple : les femmes ont leurs propres rituels, que la physiologie des hommes leur interdit. Le passage par les étapes de la féminité, avec la défloration, la menstruation, la grossesse, la parturition, les suites de couches, la ménopause sont autant d'informations à transmettre, d'expériences à partager, d'histoires à raconter, dont les pauvres hommes sont exclus. Alors ils s'inventent des rites, imitant d'ailleurs parfois celui des femmes, notamment dans les rituels sanglants que peuvent être les meurtrissures du corps (circoncision, scarifications) et les blessures des animaux chassés.

Que conclure ? P. Bahn, critiquant les théories de R.D. Guthrie, soutenait en 1998 : « *A few have grossly exaggerated the importance of the vulva in the art. But, of course we do not know the sex of the artists* »<sup>4</sup> (Bahn, 1998). Nous allons sans doute être classés parmi ces quelques

auteurs ayant souligné, plutôt qu'exagéré, l'importance de la vulve dans l'art et ce, dès l'Aurignacien.

## 5 - Que penser du rôle respectif de l'homme et de la femme dans les sociétés préhistoriques ?

S'il s'agit de défendre la place de la femme dans la société paléolithique, nous rassurons les féministes. Nous sommes convaincus de son importance, tant comme actrice (ou partenaire) sociale avec un double rôle : économique par la cueillette et le ramassage notamment, qui assurent les deux tiers de la nourriture consommée par les chasseurs-cueilleurs, sauf en climat très froid (Delluc G., 1995) et *généraliste avec la reproduction* et l'élevage des enfants, ainsi que partenaire (et actrice) sexuelle érotique, et l'on a insisté plus avant sur le rôle social de la sexualité. Notre pensée est très éloignée de celle d'Aristote, qui considérait la naissance des filles comme un premier désordre par rapport à l'harmonie dans la cité, ajoutant que, s'il n'y avait que des géniteurs mâles, l'humanité serait parfaite. (cité par Lhéritier, 1967). Mais sans poule, comment obtenir des poussins qui deviendront des coqs ?

Que des femmes aient réalisé des œuvres graphiques et pratiqué l'artisanat, y compris le débitage lithique, est aussi difficile à prouver qu'à contester. Quand on voit les squelettes féminins inhumés couverts de parures, on peut aussi penser que le statut social, et donc affectif, de la femme, ne devait pas être moindre que celui de l'homme. Il pouvait en être de même en matière d'art. Le graphiste et préhistorien G. Tosello (2005) n'a d'ailleurs pas manqué de les représenter dans diverses activités, y compris artistiques, mais non dans des scènes de chasse. Que les femmes aient eu l'exclusivité de certaines tâches est assuré pour quelques-unes (la gravido-puerpéralité et ce qui l'entoure) et reconnue pour d'autres (cueillette et ramassage, que devaient partager les enfants, vannerie, cordage, préparation des peaux ...). Nous sommes même enclins à penser que ce sont elles qui ont inventé la cuisine et la phytothérapie, initié l'agriculture et jeté les bases de la généalogie. Mais c'est un autre débat. Les Boschimans du nord Kalahari (plus humide que le sud) connaissaient des milliers d'espèces végétales et leurs propriétés, et en utilisaient plus d'une centaine pour leur consommation, dont les femmes étaient principalement les pourvoyeuses.

A. Testard, après avoir défendu la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs en 1982 et 1986, concluait aux *Rencontres préhistoriques des Eyzies-de-Tayac* de 2005, que nous n'avons pas de données sur le sujet concernant les Paléolithiques, et que l'« on ne peut rien dire » ! Ce qui est assez contradictoire avec ses travaux antérieurs et avec l'avis de certains préhistoriens (Delluc, G., 2006). Puis, considérant les « vénus », il ne les trouve pas réalistes car, dit-il, leurs traits sexuels sont accentués et elles sont souvent inexpressives, sans mouvement, et d'une symétrie presque parfaite.

L'opinion de A. Testard, n'est pas partagée par l'un de nous (J.-P. Duhard), qui a défendu dans sa thèse et ses différentes publications l'idée d'un réalisme polymorphe de ces figures féminines : anatomique, physiologique, kinésique, sexuel et social. Étudiant les groupements humains et les confrontations des humains, J.-P. Duhard conclut que la femme n'est jamais en situation conflictuelle et ne porte jamais d'armes, qu'elle est souvent en situation statique et que son rôle apparaît comme pacifique. L'homme est, à l'inverse, en situation dynamique, porteur d'armes ou de dépouilles animales, et il est parfois figuré en situation dramatique avec les animaux (1993a, 1996). Quant aux figures de femmes, on ne peut pas continuer à dire qu'elles sont figées et inexpressives : elles sont assez souvent animées, avec une gestuelle du membre supérieur, et montrent des sujets dans différents états biologiques : gravides ou non, pares ou non, avec des morphologies propres à ces états et différentes selon les âges, à l'image du vivant. Comme souvent, les auteurs, qui se penchent sur l'interprétation des figurations féminines, ont une vision stéréotypée basée sur une iconographie réduite à quelques « mammas » plantureuses (comme la *Vénus de Willendorf*). Ils n'ont jamais eu en main ou

sous les yeux les statuettes en question, n'ont pas remarqué les différences de taille et de matière entre elles, et n'ont bien sûr pas lu les résultats des études faites par d'autres, qui ont montré le réalisme kinésique et physiologique de ces œuvres.

Certaines « historiennes de l'art », comme Mme Cl. Cohen, ont basé des théories sur un nombre réduit d'œuvres (une centaine) réparties sur 35.000 ans, de la Préhistoire à l'époque contemporaine, alors que ce sont plusieurs centaines que le seul art paléolithique a produites : R. Bourrillon (2009) en recense 916 dans sa thèse de 2009. Un choix réducteur, donc, avec une vision limitée qui n'est pas une démarche scientifique, mais plutôt philosophique, ou militante. Nous trouvons regrettable que, faute d'avoir examiné les œuvres et lu les bons auteurs, de fausses assertions soient proférées : par exemple, l'historienne de l'art M.-J. Bonnet (2004) écrit que la *Femme à la corne* de Laussel a une fente vulvaire nettement incisée, alors qu'elle en est dépourvue ; L. Pierrel (2005) commet la même erreur ; Mme Bonnet ajoute, au corpus des quatre femmes sculptées de l'abri Bourdois du Roc-aux-Sorciers, « Trois Grâces » gravées en bas-relief (précise-t-elle), mais inconnues de nous ou, encore, elle confond modelage et gravure pour la vulve en argile de Bédeilhac.

Il apparaîtrait donc que l'on puisse disserter de ce que l'on n'a pas vu, et nous pourrions relever d'autres erreurs de ce genre chez d'autres auteurs, comme R.D. Guthrie (1977), qui affecte d'une fente vulvaire la *Vénus de Lespugue* (Musée de l'Homme), qui n'en a jamais eu ! Mais ce n'est pas le propos. Nous sommes rejoints par R. Bourrillon pour qui le rôle imparté aux deux sexes est « nettement différencié », laissant penser qu'il est le reflet de « dissemblances idéologiques et socio-économiques ». En « simplifiant quelque peu », elle en vient à penser que la période pré-magdalénienne est une « ère féminine », « centrée sur une symbolique en rapport avec la fécondité », tandis que le Magdalénien apparaît comme une « ère de chasseurs », « la femme étant ramenée à une forme schématique exprimant seulement une idée générique ».

Si Jean de la Roche, qui a défendu l'idée d'un « culte de la femme genitrice chez les hommes quaternaires » (1937), était encore de ce monde, il serait pris à partie par Mme C. Cohen (2005), qui ne partage pas cette opinion : « Il est peu plausible, dit-elle, que les Paléolithiques se soient attachés à magnifier la fécondité des femmes ». Et, en femme du XXI<sup>e</sup> siècle, elle poursuit : « On sait que le contrôle de la fécondité et l'espacement des naissances est une nécessité vitale pour les peuples nomades vivant de la chasse et de cueillette ». C'est l'inverse qui nous semble davantage plausible : les groupes humains dits primitifs (ou primordiaux ?) ne peuvent survivre qu'à partir d'un certain nombre d'individus, quelques dizaines au minimum selon A. Leroi-Gourhan (une trentaine) et les ethnologues (une cinquantaine). En-dessous, il n'y a pas d'entre-aide et, au-dessus, un risque d'épuisement des ressources de l'environnement. Et il est nécessaire, pour de simples raisons démographiques, que les couples aient au minimum deux enfants vivants en moyenne pour simplement maintenir le même nombre d'individus dans le groupe et au moins trois pour que le groupe soit en expansion. Et sans doute plus encore, en tenant compte de la mortalité très importante des mères et des enfants (Delluc, G., 2006). Comment imaginer que les humains aient réussi à coloniser la terre entière, en limitant la fécondité des femmes ?

M.-J. Bonnet (2004) renvoie dos à dos femmes et hommes, attribuant l'exécution des vulves aux premières et celle des phallus aux seconds, et elle ajoute : « Pourquoi "les hommes de ce temps" s'intéresseraient-ils plus à la représentation des vulves que des pénis en érection ? Mystère. Mais quand on sait l'importance symbolique qu'a prise le sexe masculin au cours de l'histoire, on peut se demander si les vulves n'étaient pas au contraire l'expression d'un intérêt féminin pour les cultes aux Déeses Mères et à l'énergie féminine. Malheureusement ce genre de questions est encore écarté des préoccupations scientifiques ». Et elle enchaîne : « Nos ancêtres aurignaciens ne semblaient pas horrifiés à la vue du sexe féminin. On peut penser qu'ils y voyaient autre chose qu'un vide imprésentable, peut-être une « porte initiatique », c'est-à-dire un passage entre deux mondes. Entre le visible et l'invisible, bien sûr, mais aussi entre la lumière et l'ombre, ou la vie et la mort. D'où l'intérêt de ces découvertes de l'art préhistorique qui nous invitent à remettre en question pas mal d'idées reçues sur la

libido, notamment les théories freudiennes sur la sexualité et la horde primitive. Freud pensait que la vue du sexe féminin inspirait une terreur qui était liée selon lui à l'angoisse de castration. « Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration lorsqu'il voit l'organe génital féminin. Pour quelles raisons cette impression conduit-elle certains à devenir homosexuels et d'autres à se défendre par la création d'un fétiche, tandis que l'énorme majorité surmonte cet effroi, cela certes, nous ne pouvons pas le dire. » (Freud, 1969, recueil des travaux du philosophe sur *La Vie sexuelle* de 1907 à 1931). Dans un autre texte sur Méduse, qui sera publié après sa mort, il écrit aussi : « L'effroi de la Méduse est aussi l'effroi de la castration qui se rattache à cette vision [...] ; il se produit quand un garçon qui n'a pas voulu croire jusqu'alors à cette menace voit un organe génital féminin, vraisemblablement celui d'une femme adulte, couvert de poils, généralement celui de sa mère » (Bonnet, 2004).

L'effroi masculin devant la vulve féminine n'est pas aussi grand que défendu par S. Freud (que déboulonne M. Onfray), puisqu'il y a, au dernier recensement officieux, une majorité d'hétérosexuels pratiquants, grâce auxquels, ou à cause desquels, l'humanité est en expansion démographique constante. L'intérêt est même grand, puisque ce sont les hommes qui regardent les revues pornographiques et entretiennent le commerce de la prostitution, et nous serions tentés de penser que ce sont eux qui ont réalisé ces représentations génitales féminines, infiniment plus nombreuses que les masculines. Un détail d'importance : les pénis sont en majorité en érection, alors que les vulves ne sont pas toutes ouvertes, sauf si elles sont associées au gros ventre. Le pénis érigé (ou phallus) est un organe de copulation ; la vulve garde tout son potentiel, ouverte ou non. Les hommes le savent bien : une femme peut initier un rapport sexuel sans en avoir envie, alors que le pénis flaccide l'interdit à l'homme, qu'il en ait ou non le désir ou l'intention. L'intérêt masculin pour la femme est vérifié dans le monde artistique : si l'on se réfère aux artistes de la période historique et contemporaine, une relation érotique ou amoureuse s'est souvent instaurée entre l'artiste et le modèle, voire l'élève. Sans remonter à Pygmalion, épris de sa statue et qui obtint de la déesse qu'elle donnât vie au marbre, les exemples abondent de Miro à Rodin, de Degas à Ingres, de Courbet à Picasso et ses proies amoureuses peintes en Minotaure, et tant d'autres.

Il n'est pas de bon ton de parler de sexualisation du cerveau, bien que les éthologues et neuro-biologistes nous apprennent que des différences existent entre les hommes et les femmes. Richard Haier, du *Department of Anatomy and Neurobiology, University of California, USA* (sous presse), assure que l'intelligence des femmes est mieux distribuée que celle des hommes, car elles emploieraient dix fois plus qu'eux leur substance blanche ; mais les hommes 6,5 fois plus leur matière grise. Cette intelligence féminine est une chance pour les petits humains, puisqu'on a démontré que les enfants nourris au sein étaient plus éveillés et doués que les autres, à condition que leur mère le soit aussi. Alors que chez le lapereau, c'est une phéromone inhalée pendant la tétée qui détermine leur capacité d'apprentissage. Il faut dire merci à nos mamans humaines !

R.C. Gur *et al.* (2000), du *Pennsylvania Medical Center*, a montré que la femme, du fait d'une activité cérébrale plus grande, aurait une meilleure réceptivité sensorielle que l'homme, lui permettant de mieux percevoir son environnement en recevant et analysant de multiples informations. Une capacité utile quand elle partait en cueillette ou collecte avec son enfant sur le dos et sans protection masculine. Peut-on ajouter que les hommes ont une plus grande aptitude à l'orientation spatiale en trois dimensions que les femmes, une capacité bien utile quand on doit lancer une sagaie sur un animal ou quand on part pour une chasse lointaine et que l'on doit ramener la viande au foyer. En contre-partie, Doreen Kimura, de *Simon Fraser University, Canada* (2001), a remarqué que les femmes ont plus d'habileté dans les travaux de précision exigeant une fine motricité, et Ruben Gur qu'elles obtiennent de meilleurs résultats dans les tests verbaux.

Plutôt que d'opposer homme et femme dans une compétition stérile, pourquoi de pas parler de complémentarité ? C'est cette synergie femme-homme qui a rendu possible la survie et le développement de notre espèce. Peut-être a-t-elle existé dans la production artistique et peut-être les préhistoriennes féministes ont-elles raison de prétendre que ce sont des femmes les « auteures » de ces œuvres, encore que les femmes peintres

identifiées soient bien rares dans toute l'histoire de l'art... Par galanterie nous ne trancherons pas et enchaînerons sur un autre sujet qui devrait entraîner leur adhésion : pour A. Leroi-Gourhan (1965), « l'art paléolithique apparaît comme une écriture symbolique cohérente, dont la sexualité constituerait le principe du classement, le principe syntaxique et le principe explicatif jouant peut-être un rôle analogue aux principes de l'amour et de la haine dans certaines philosophies pré-socratiques ». Pour aller dans le même sens, nous pensons que les Préhistoriques ont très tôt su dessiner la parole et même, selon le mot d'A. Leroi-Gourhan à propos des signes disjoints de Lascaux, « ils sont passés bien près de l'écriture » (Delluc, 2008).

## C - Pourquoi représenter des vulves ?

Nous ne nous prononcerons pas sur la normalité ou non des différentes pratiques sexuelles chez les humains mais limiterons notre champ de réflexion à l'hétérosexualité, parce qu'elle nous est la plus familière et qu'elle est dans l'ordre de la Nature, en dynamisant la démographie. La perception de la vulve par l'humain masculin, son utilisateur naturel, n'est pas celle des anatomistes et, sans s'en éloigner dans le détail, se présente avec des apparences sensiblement différentes.

### 1 - La vulve, organe sexuel

Les anatomistes ne sont pas des physiologistes, et ce qu'ils omettent de dire, en décrivant des chairs et des organes morts ou inertes, après les avoir disséqués ou opérés, c'est que la vulve est à la fois un organe fonctionnel, reproducteur, et un organe sensoriel, source de plaisir réciproque dans la relation hétérosexuelle humaine.

Cet aspect est loin d'être négligeable, et nous pensons utile de le développer en abordant la sexualité humaine dans différents aspects : l'instinct de plaisir et le rôle de la vulve.

### 2 - L'instinct de plaisir et l'hétérosexualité

Il y a chez tout humain *un instinct de plaisir*, comme développé par Freud au début du XX<sup>e</sup> siècle et, si le père de la psychanalyse n'avait pas tout compris de la femme, il avait cependant décelé ce qui fait le fond du psychisme et du comportement de l'humain : ce n'est pas l'instinct de reproduction, mais la pulsion sexuelle qui est le moteur universel de l'activité humaine. On mesure seulement aujourd'hui à quel point cette pulsion est présente dans la nature tout entière, induisant toutes sortes d'activités sexuelles sans but reproductif. Mais pour assouvir cet instinct de plaisir, il faut séduire et ce besoin, nous disent les éthologues, est archaïque et commun à tous les êtres vivants, du papillon à l'homme, de l'orchidée au singe, de l'oiseau de Paradis à l'éléphant de mer (Lemoine, 2005). On séduit pour diverses raisons : accepter l'autre et ne pas entrer en conflit exterminateur, répandre nos gènes ou encore se rassurer en se valorisant. C'est à la faveur du désir et de la recherche de sa satisfaction dans l'acte sexuel qu'a été assurée la reproduction humaine.

On ne peut continuer à identifier la sexualité à la reproduction : « Le propre de la sexualité ordinaire est d'être inféconde » (Bozon, 2009, p. 30), car l'acte sexuel est guidé par le seul souci de jouir. La pulsion sexuelle est centrale et fondatrice d'identité chez l'être humain : désirer, s'accoupler et jouir ne sont pas seulement des ruses de la nature pour inciter les humains à se reproduire, mais un aspect spécifique de la vie psychique et physique de l'individu. Pour assurer cependant le maintien de l'espèce, la Nature a prévu des aménagements destinés à contourner les effets cette conduite purement libidinale. La plupart des animaux présente un œstrus périodique ou saisonnier, déclenchant le rut chez le mâle, alors que la femelle humaine est disponible en permanence, grâce à l'orgasme nous rappelle Y. Coppens (2006). L'orgasme de la femme serait une acquisition humaine qui a grandement concouru à l'expansion démographique de notre espèce et au lien social hétérosexuel, grâce à la sécrétion d'ocytocine, hormone de l'attachement.

Ce qui a sans doute fondé le couple, c'est le désir de l'autre, développe A. Conte-Sponville (2006), désir qui est « l'unique force motrice », selon Aristote, « l'essence même de l'Homme », selon Spinoza. Les humains sont des êtres de désir et non de besoin, qui est limité par la nature. Les récepteurs CB1 endocannabinoides nous permettent de manger sans fin et sans faim, et de faire de réserves, observe G. Delluc. Utiles jadis, ils sont devenus bien encombrants de nos jours, à l'époque des grandes surfaces commerciales et des congélateurs. Même en ayant satisfait notre besoin calorique alimentaire quotidien, nous pouvons avoir encore le désir de manger car le propre du désir c'est que l'on n'en a jamais assez. Ce qu'avait également exprimé Platon : « Ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque, voilà les objets du désir et de l'amour ».

La reproduction humaine est hétérosexuelle, ce qui implique une différence des sexes, laquelle conduit les humains, malgré eux parfois, à s'aiguiller l'un vers l'autre et à organiser leur comportement dans ce but. La conformation de la femme et de l'homme, dans ce qu'elle a de différent et de complémentaire à la fois, permet d'assouvir les deux besoins fondamentaux (plaisir et reproduction), de façon concomitante, ce que ne permet pas la relation homosexuelle et, sans la juger au plan moral, force est de reconnaître qu'elle est une déviance au plan anatomique et un échec au plan biologique. D'où les préceptes religieux : « Tu ne coucheras point avec un mâle, comme on couche avec une femme : c'est une abomination. [...] Tu ne coucheras point avec une bête pour te rendre impur avec elle ; et une femme ne se tiendra pas devant une bête, pour se prostituer à elle : c'est une confusion » (*Lévitique*, 18, 22 et 18 : 23).

Une autre différence, mise en avant par L. Vincent (2006), est qu'en matière d'érotisme, les hommes préfèrent voir, alors que les femmes préfèrent entendre, sentir ou toucher : « Les statuettes féminines du Paléolithique supérieur sont l'extériorisation des besoins et des désirs des hommes de ce temps » ! Cela conforterait l'idée ancienne de L. Passemard (1938) que, l'homme étant sexuellement ému par ce qu'il voit, les représentations féminines lui seraient bien destinées.

Avant de connaître les mécanismes de la sexualité humaine, prolongation d'une animalité inaliénable, qui peuvent aider à comprendre la motivation des œuvres, il faut d'abord bien posséder les bases anatomiques, outre la connaissance de la physiologie et l'éthologie. En précisant que la recherche anatomique, même exercée chez le vivant, ne saurait rendre compte à elle seule de la nature du besoin qui pousse un sexe vers l'autre : il y a en outre une composante psychique, faite des émotions et du sentiment amoureux. Une dissemblance essentielle apparaît entre homme et femme : les organes génitaux externes des hommes sont « en saillie », avec des gonades extériorisées dans le scrotum, alors que chez les femmes, ils sont « en creux », avec des gonades cachées dans l'abdomen. Cette différence doit constamment rester présente à l'esprit de qui veut comprendre quelque chose au fonctionnement des uns et des autres.

## 5 – Une production artistique sexualisée dans les cavernes et abris

La présence de femmes nues et de vulves ainsi que, mais en moindre nombre, d'hommes et de phallus, ne permet pas à elle seule de prouver que ces représentations ont une connotation sexuelle. Elle permet au moins de ne pas l'écarter. D'autres éléments sont fournis par la base de données établie pour les vulves, en examinant comment se répartissent les œuvres dans l'art pariétal, sur les blocs et dans l'art mobilier.

Nous sommes séduits par ce que A. Leroi-Gourhan a écrit sur la caverne, cet « organisme » compliqué avec ses variations morphologiques et ses accidents naturels suggestifs et offrant une bipolarité sexuelle : entrée étroite, obscurité et humidité, cavités vaginales, fissures vulvaires, reliefs mammaires, stalactites phalliformes. La caverne offre un train d'images formant un fond assourdi qui se reflète « dans l'assimilation de la caverne à un corps [...] et, dans la psychanalyse d'assimilation à un corps féminin. [...] On a même cité, à Gargas et à Pech-Merle par exemple, des cas de détails naturels dont

la décoration montrait l'assimilation à des organes féminins (vulve, seins).[...] Dans la majorité des cas, le Paléolithique ne paraît pas avoir réagi autrement que l'homme moderne [...], lorsque l'accident naturel inspire une image très précise [...] comme, à Pech-Merle, les curieuses stalactites en forme de seins qui pendent au-dessus d'une ouverture ovale, dans la petite salle des «antilopes» » (Leroi-Gourhan, 1966, p. 46-48). Nous ajouterions le cas de la grotte Cosquer.

Il faut admettre en effet un minimum de sexualisation de la caverne, sinon comment expliquer la coloration en rouge d'une fente (Gargas, Niaux, Font-de-Gaume, Villars, Tito Bustillo, Cosquer), d'un relief mammaire (Pech-Merle, Cosquer), d'un mamelon (Pindal), d'une stalagmite (Bèdeilhac, Cosquer et Tuc d'Audoubert), ou encore la présence de bâtonnets au fond de la fente terminale de Font-de-Gaume ?

En étudiant les cavernes et abris offrant des représentations humaines, on observe qu'ils appartiennent à deux catégories d'une quinzaine de sites chacune : celle où des humains des deux sexes sont représentés et celle où un seul genre d'humain figure et qui ont la particularité de n'offrir le plus souvent que des figures féminines. On voit que ces dernières ont eu la faveur des Paléolithiques et c'est un indice qui ne peut nous échapper, ni être réfuté. Dans cet art des cavernes ou abris, le privilège féminin est vérifié, comme il l'est dans l'art mobilier. C'est un art de la féminité, davantage que de la masculinité, quel que soit le sens qu'on lui donne, érotique ou génésique. Mais il y a quelques grottes « masculines », par exemple : Bara-Bahau où figure un seul phallus, dominant un ensemble gravé pyramidal, et Le Mas d'Azil, où y figurent deux.

#### *a - Les cavernes et les abris bisexués*

14 des 49 sites figurant dans notre inventaire des vulves (Tabl. 2) conservent aussi des représentations masculines.

La vaste cavité de Bèdeilhac, bien que dévastée, comporte encore au moins 6 représentations humaines des deux sexes : un corps féminin n°40 et un phallus n°41 plus une concrétion, à sa base, de morphologie vulvaire n°41b (fig 39) ; un corps masculin n°46 et une vulve n°47 ; une vulve isolée n°34 et un phallus modelé n°60 plus l'ébauche d'un second, n°60b. Les deux premières représentations humaines visibles (40 et 41) sont dans un vaste espace de circulation, de même que le phallus 60, où l'on se tient debout devant. La vulve 47 (fig. 25) et l'homme 46 sont tout au fond dans un espace restreint, où l'on se tient accroupi. La vulve 34 (fig. 26) ne peut être atteinte qu'après avoir rampé dans une chatière interdite au visiteur corpulent.

Les Combarelles est une grotte très longue, étroite et complexe où l'on a reconnu : 7 vulves, plusieurs FFS et 1 homme, outre quelques anthropomorphes, le plus souvent regroupés en panneaux où n'apparaissent que des figurations humaines (Delluc, 2009 ; Bosinski, 2010, p. 144-149).

A Cussac, les humains consistent au moins en 6 figures féminines de profil, 3 à 5 vulves et 3 phallus (2 associés à des tracés en oméga d'allure fessière et 1 associé à 1 tracé en poire inversée).

Dans la grotte de la Font-Bargeix, très exigüe, d'accès difficile, 10 vulves ont été identifiées, dont 9 regroupées en une frise très élaborée, outre des représentations d'allure vulvaire, 1 phallus à proximité d'une de ces images, 1 FFS et 1 humain de sexe indéterminé

La grotte de Fronsac, aux deux galeries très difficiles d'accès, offre une certaine symétrie décorative : une galerie, dite des Animaux, comporte 2 vulves, 1 phallus et 1 FFS et l'autre, dite des Femmes, particulièrement exigüe, est ornée de 2 vulves, 1 phallus associé à l'une de ces vulves et à une FFS, de nombreuses FFS regroupées en panneaux spécifiques, avec, en outre, tout au fond, 2 mains et un profil humain.



La grotte de Gabillou, faite d'une étroite et longue galerie, regroupe 9 figures humaines plus ou moins explicites ; le corps masculin n°109 et le corps féminin n°200, 1 « sorcier » n°204 présumé masculin, 1 corps n°38 acéphale, mais porteur d'un objet, 2 sujets présumés féminins n°37 et n°155bis (Duhard, 1990b), 1 visage n°54 qui serait masculin si les traits mentonniers sont une barbe mais classé comme indéterminé dans le doute, 1 tête humaine n°189 de sexe également indéterminé. L'anthropomorphe n°37 de Gausson ne présente pas de caractères humains, non plus que le tracé n°26 en bec d'oiseau. J.-P. Duhard lit le signe triangulaire n°22 comme une vulve périnéale inversée (fig. 126, 127).

La grotte du Ker de Massat offre 1 vulve et 1 phallus réalistes, l'une gravée au sol, l'autre tracé au doigt dans l'argile, 1 fantôme et 4 têtes humaines.

La célèbre grotte de Lascaux tire sa réputation des figures animales, mais offre 1 humain masculin (dans le Puits) et 1 vulve finement gravée dans l'Abside sur l'encolure d'un cheval juste au-dessus de l'entrée dans le Puits (fig. 154).

Le grand abri de Laussel est célèbre pour avoir livré 5 représentations humaines féminines sur blocs bien connues (y compris l'archer supposé), mais aussi 1 humain ithyphallique gravé sur un bloc, 3 vulves gravées sur blocs (fig. 157 à 162) et 1 sur un gland pénien (fig. 163 et 164), 2 phallus sur blocs et quelques représentations d'allure vulvaire.

La Marche est un gisement en grotte, exceptionnel par l'abondance des figures humaines qu'il a livrées, féminines surtout et masculines en plus petit nombre, en particulier les nombreuses vulves (55 sur dents de cheval, et 5 sur bloc ou plaquettes) et les quelques têtes gravées. Il n'y a pas de phallus à notre connaissance. Quelques humains sont des nouveau-nés ou de très jeunes enfants.

L'étroite et longue cavité de Pergouset comporte deux vulves caractérisées, une à l'entrée de la zone ornée principale n° 38 (salle II, panneau IV) (fig. 202 et 203) et une au milieu de cette zone n° 82 (salle III, panneau VIII) (fig. 204 et 205). En outre, au plus profond de la galerie ornée est gravé un tracé triangulaire d'allure vulvaire, dépourvu de fente n° 150 (dans le secteur V de la cavité), alors qu'un homme acéphale sexué n° 128 est gravé à la fin de la zone ornée proprement dite (salle IV, panneau XI) (Lorblanchet, 2001, p. 150).

L'abri du Roc-aux-Sorciers a livré à la fois des figures humaines pariétales et mobilières qui seraient contemporaines (Mag. III). En pariétal : 4 femmes sculptées en bas-relief et 3 têtes humaines. En mobilier : 20 vulves, 1 sur bloc et 19 sur dents de cheval, des représentations féminines (11 en mobilier, 1 statuette, 2 FFS et 7 tomach beads ; 2 phallus, 1 en ronde bosse et 1 sur dent de loup ; 2 têtes et 1 corps acéphale.

Dans la petite cavité de Sous-Grand-Lac, les représentations humaines se limitent à 1 homme ithyphallique et 1 vulve tracée à 50 cm de sa tête.

On peut en rapprocher la grotte de Saint-Cirq : l'homme surnommé le « sorcier », « notoirement masculin », comme disait A. Leroi-Gourhan (1965) fait face à un triangle vulvaire n° 17 (Delluc, 1987), reconnu comme faisant partie du pelvis d'une femme identifiée par J.-P. Duhard (Duhard et Delluc, en cours de publication).

Dans la grotte Cosquer, les figures sexuelles en feraient pour J. Clottes une des « rares cavités ornées où les deux sexes sont représentés » (Clottes et col., 2005) : outre des phallus évidents (gravure S101 et stalagmite S119) et d'autres probables (stalagmite I5 et S98, phallus de calcite de la salle1), on observe une vulve S56 (fig. 80) faisant partie d'une série de signes triangulaire en chevron, ainsi que plusieurs tracés d'allure vulvaire ou féminins.

Les sites bisexués ne sont donc pas si rares que cela et certains sont même particulièrement explicites.

### *b – Les cavernes et les abris à sujets exclusivement féminins*

16 des 49 sites retenus dans notre inventaire des vulves (tabl. 2) ont livré des motifs exclusivement féminins.

La grotte du Cheval d'Arcy a livré 1 vulve (fig. 21) et 2 représentations d'allure vulvaire. Pour la grotte de Cazelle, malheureusement incomplètement publiée, l'originalité tiendrait au nombre de vulves, une « vingtaine » gravées dans la première partie de la grotte, les animaux l'étant dans la deuxième. 3 de ces vulves sont pourvues de membres inférieurs, comme à Chauvet.

La grotte Chauvet a livré, à ce jour, 5 vulves (fig. 58 à 62), dont 1 avec membres inférieurs, mais aucune représentation masculine.

La grotte de Comarque est ornée d'un corps féminin (Comarque 3) sculpté dans l'entrée (Duhard et Delluc, 1993). Dans la galerie, sont gravées 4 vulves (fig. 64 à 71) et plusieurs FFS. Cependant il faut citer aussi 2 profils humains, de sexe indéterminé : ces têtes pourraient être masculines, sans que l'on puisse en dire plus (Delluc, 1981). La grotte des Deux-Ouvertures comporte 1 vulve (fig. 82) et 1 FFS.

La grotte de Gargas est surtout connue pour ses nombreuses mains négatives, mais elle est ornée aussi de 3 représentations de vulves (fig. 128 à 132) et d'excavations badigeonnées d'ocre rouge.

Gouy est une grotte très « féminisée », avec 3 FFS, 5 vulves pariétales caractérisées (fig. 135 à 142) et 17 triangles pariétaux (dont 8 striés), 1 vulve mobilière ornée d'une FFS (fig. 143 et 144) et 1 triangle strié gravé sur un bloc de craie

Dans le réseau Guy-Martin, il n'y a que 3 vulves (fig. 145 à 149), groupées dans un carré de 22 cm de côté et associées à un corps humain en position fléchie avec une tête volumineuse, assez caractéristique d'un nouveau-né de sexe indéterminé. C'est une grotte « obstétricale » assez remarquable.

L'entrée de la petite grotte de la Magdeleine des Albis est ornée de 3 représentations féminines : une debout dès l'entrée (Duhard, 1993) ; les deux autres, couchées, sur les parois de la courte galerie. Il n'y a pas de vulve ni de pénis isolé.

La grotte de Margot a livré 2 vulves pariétales, Margot 50 et Margot 90 (fig. 183 à 186), tracées sur des reliefs naturels et qui semblent bien avoir été intégrées à des corps féminins partiels. Il existe aussi 1 FFS, 1 « pubis » n°101 et 1 main négative.

A Montespan, en dehors de la vulve modelée (fig. 191), on retiendra des têtes humaines et des mains gravées.

La grotte de la Mouthe ne présente qu'une seule image vulvaire (fig. 192 et 193). Cette grotte d'Oulen est ornée de plusieurs images triangulaires, dont une sur un relief anthropomorphe (Duhard, 1993) et une vulve, pourvue d'une fente (fig. 195).

La petite grotte de la Roque a livré 2 vulves, l'une « réaliste » et l'autre en « signe losangique » (fig. 231 et 232).

La grotte de Roucadour ne comporte qu'une seule vulve caractérisée (II-7) (fig. 233-234).

Au Tuc d'Audoubert, n'existe qu'une seule vulve gravée dans l'argile du sol de la salle des talons (fig. 237-238). Mais la grotte a livré aussi de très nombreux signes claviformes (145 exemplaires, soit les 2/3 des 215 connus et les 3/4 avec ceux des Trois-Frères), concentrés dans le Diverticule aux Claviformes et celui des Dessins (Bégouën et al., 2009). Suivant l'opinion de A. Leroi-Gourhan (1976-1977, p. 490 ; 1992, p. 308), nous y voyons des signes féminins dérivés des silhouettes fessières ou FFS. J.-P. Duhard propose de distinguer trois types : type F (fessier), où la boucle latérale à l'axe est médiane et saillante vers le haut ; type A (abdominal), où la boucle est

médiane et saillante vers le bas et type M (mammaire), où la boucle est hémicirculaire et en position haute. Il semblerait que ce dernier type soit majoritairement présent au Tuc d'Audoubert.

## 6 – Une production artistique sexualisée dans les gisements mobiliers

« Les formes et les sujets ont souvent un rapport avec la sexualité », a constaté G. Delluc dans son livre sur *Le sexe des Cro-Magnons* (2006), ajoutant que « les bâtons percés ont souvent une connotation bisexuelle à cause du trou et de la forme du manche », ainsi à Isturitz, la Madeleine, Saint-Marcel, Farincourt, Bruniquel, Gorge d'Enfer, le Roc de Marcamps. A ses yeux, les objets de parure à suspendre « ont souvent aussi une connotation sexuelle plus ou moins marquée : cyprées et dentales, craches de cerf et autres canines, pendeloques ovales et longilignes » (Delluc G., 2006). C'est assez peu contestable, à la réserve près que les supposés glands pénien des bâtons percés pourraient avoir une toute autre signification que sexuelle : ce serait aussi un dispositif d'arrêt ou de maintien de ligatures ou cordages, comme l'a démontré expérimentalement André Rigaud (2001), avec de nombreux exemples convaincants.

Certains sites ont produit des œuvres mobilières à figurations humaines en grand nombre et permettent de faire un rapprochement entre les images génitales et les images humaines.

Ainsi à La Marche, on recense un grand nombre d'humains des deux sexes (mais surtout des femmes) et de tous les âges et, en outre, une singulière série de 55 incisives de poulain ornées de vulves, outre 5 autres vulves gravées sur bloc ou plaquettes (fig. 171 à 182). Nous dirions de La Marche que c'est avant tout un centre de production d'œuvres animales et féminines.

La Madeleine a livré de façon assez équitable des représentations des deux sexes avec des images génitales (4 vulves, une sur bâton percé et trois sur ciseau (fig. 167 à 170) et des phallus gravés ou sculptés sur bâtons percés ou baguettes, dont la célèbre baguette à l'ours lécheur) et des humains (un galet gravé de 2 humains, dont l'un est féminin, un bâton en bois de renne gravé d'une femme, une baguette sculptée en corps féminin (Duhard, 2009-2010), un bâton percé orné d'un humain et d'animaux et le « personnage masqué ithyphallique » gravé sur os). Il n'y a pas de discrimination sexuelle artistique dans cette station de bord de Vézère (comme dans la station voisine de Laugerie-Basse). Un des sites les moins connus et ne faisant pas la une des publications est celui du Roc de Marcamps, anciennement fouillé par J. Ferrier, G. Maziaud et A. Nicolăi, et plus récemment par M. Lenoir (1993a et b). Parmi les objets éparpillés dans plusieurs collections et qui ont pu être réunis par A. Roussot au Musée d'Aquitaine (Roussot et Ferrier, 1970), figurent des images génitales des deux sexes : une sagaie à biseau en bois de renne portant deux frises de vulves (fig. 217-230), dont aucune n'est semblable, un bâton percé orné d'une vulve « anatomique » (Duhard et Roussot, sous presse), un petit bâton percé offrant un phallus sur un appendice et 2 images triangulaires sur l'autre, et un « superbe phallus » sur bois de renne (Nicolăi, 1934). On trouve également des humains : une figure féminine de face gravée sur baguette et 3 sculptures de têtes humaines, dont une sur gland pénien. La répartition des objets est à peu près équitable, mais en nombre d'images, la féminité l'emporte.

Le Mas d'Azil est riche en représentations humaines (23) : 2 pièces mobilières à vulves (5 vulves au total), des représentations d'allure vulvaire, 2 phallus mobiliers et 2 pariétaux, 4 femmes, 2 hommes et 2 enfants en mobilier (Duhard, 1996b) et 1 tête expressive en pariétal.

Le Roc-aux-Sorciers a la particularité d'être un gisement au pied d'un abri-sous-roche ayant livré aussi bien des représentations humaines pariétales que mobilières, avec une nette préférence pour l'élément féminin. En mobilier, on a décompté 20 vulves, une sur bloc et 19 sur dents de poulains (fig. 212 à 216), 1 phallus en ronde bosse et une pendeloque phallique, 2 têtes humaines et 1 corps acéphale, ainsi que 11 figures féminines gravées ou sculptées. En pariétal, ce sont 4 corps féminins acéphales sculptés

en bas relief grandeur naturelle et 3 têtes humaines gravées, mais sans humain masculin figuré de façon explicite.

Le Placard est un gisement pauvre en figures humaines, avec une femme et un autre humain schématiques sur fragments de bois de renne (MAN 55066 et 55125) et deux bâtons percés ornés, l'un d'un phallus gravé, l'autre d'une vulve très réaliste (fig. 208-209), ainsi décrite par S. Reinach (1913) : « La partie inférieure d'une lame de bois de renne [...] a en gros la forme d'un ventre féminin avec l'amorce des cuisses ; cette ressemblance globale a été accentuée par les traits de burins figurant les lèvres et les poils d'un organe féminin. » J. de la Roche (1937) signale en outre la présence de dents de squalo fossile, comme au Tuc d'Audoubert et au Mas d'Azil, où il voit un symbole sexuel féminin en raison de la forme triangulaire.

C'est l'occasion de dire que des objets à signification sexuelle ont pu échapper à la sagacité des chercheurs, et nous pensons à 3 pendeloques en silex taillé trouvées à l'abri Pataud par Hallam Movius et exposées dans une vitrine du musée de l'abri, qui sont lues par J.-P. Duhard comme des figures humaines (2 hommes et 1 femme) dans une trilogie qui n'est pas sans rappeler les 3 humains d'un très beau bâton perforé en bois de Renne de la Vache (MAN 83364), où deux hommes encadrent une femme, et redonnent un peu l'avantage au camp masculin.

### 7 - Les « ex-votos »

On parle très peu de ces objets de silex ou d'os fichés dans des fissures, des anfractuosités ou des cavités pariétales, voire dans le sol, comme au Tuc d'Audoubert. On en observe assez peu de cas : Lascaux, Villars, Bernifal et le Pigeonnier de Saint-Front en Dordogne, Gargas dans les Pyrénées-Atlantiques, Bèdeilhac et Les Trois Frères en Ariège (près de la salle aux Lionnes). Robert Bégouën assurait que leur petit nombre traduisait sans doute l'insuffisance des recherches et qu'il y avait certainement un sens à ces dépôts, mais sur lequel il ne se prononçait pas (comm. orale à J.-P. D.). Dans l'ouvrage sur le Tuc d'Audoubert (Bégouën et col. 2009), ces insertions d'objets dans le sol ou dans les fissures des parois sont longuement évoquées, sans avancer de conclusions.

Il faut pourtant se « demander si le fait d'introduire un objet dans un trou n'avait pas une signification sexuelle » (Delluc G., 2006) ou un sens d'appropriation, dolosive ou non. Quelles que soient les hypothèses retenues pour l'expliquer, celle d'une pénétration d'un creux par un objet plein, comme lors du coït, n'est pas à exclure. Une précision pour Bèdeilhac : 2 lames et 1 burin de silex avaient été déposés sur le rebord rocheux supportant la concrétion anthropomorphe n° 46, faisant face à la vulve n°47. Le recensement des objets insérés dans des fentes est encore à préciser et leur signification à élucider.

### 8 – Les analogies entre pariétal et mobilier

Des analogies graphiques et morphologiques existent entre les vulves pariétales et sur bloc et les vulves mobilières. Si nous rapprochons du modèle vivant des vulves gravées sur les bâtons de La Peyzie et du Chaffaud, une des vulves de La Ferrassie, les vulves des deux premières femmes du Roc-aux-Sorciers et celles de Cazelle, Laugerie-Basse et la Madeleine, on constate que ce sont les mêmes images. Plutôt que d'invoquer une parenté stylistique pour des œuvres provenant ni de la même époque, ni du même lieu, nous y verrions une convergence morphologique de ces représentations de vulves en vue périnéale. D'autres variétés dans l'aspect du vivant sont représentées de la même façon. (fig. 259 à 261).

Ces quelques sites sont assez représentatifs et les œuvres livrées démontrent, s'il en était besoin, l'intérêt porté par le Paléolithique à l'humain et à son sexe, mais tout

particulièrement au sexe féminin. Ce qui nous conduit à considérer que l'art paléolithique tant pariétal que mobilier est un art sexualisé avec un privilège féminin.

## 9 - La vulve, première écriture

Praticiens, pour deux d'entre nous, d'une discipline exigeante, la Médecine (notamment sur le plan de l'anatomie et de la physiologie), nous nous sommes efforcés de la transcender pour en repérer ses implications globales, nous attacher à la compréhension de la genèse de notre société et nous employer à l'interprétation de notre passé. Et c'est ainsi que nous sommes passés de l'humain contemporain à l'humain préhistorique. Pour ce que l'on en voit dans leurs témoignages, la société paléolithique se consacrait moins à la réflexion qu'à la communication. Les preuves en sont multiples, trouvées dans les témoignages décharges culturelles et matériels (styles artistiques, silex, coquillages, parures), d'une vie sociale altruiste (apprentissage, entraide et partage) et d'une vie artistique riche et complexe (œuvres d'art et objets utilitaires).

Nous ne partageons pas beaucoup d'idées avec les féministes militantes, sauf une, au moins en partie : « L'art a-t-il été le support du développement de la conscience de soi et de l'intelligence conceptuelle ? », s'interroge Mme M.-J. Bonnet (2004), mais nous ne la suivons pas dans son idée d'une main féminine à l'origine des œuvres d'art. La précision graphique des figures animales plaide, au contraire même, en faveur d'œuvres de chasseurs, c'est-à-dire d'hommes, selon G. Delluc (2006). Nous sommes d'accord avec sa première proposition : mémoriser une forme, la représenter en image, la nommer d'une certaine façon, est une manifestation intelligente. L'intelligence est la faculté de comprendre et de relier entre eux des éléments qui, sans elle, resteraient séparés, et l'étymologie latine « *inter* et *ligare* » (lier) ou « *legere* » (choisir, cueillir), suggère bien cette aptitude humaine que les animaux n'ont probablement pas, à un tel degré s'entend. Le mot « religion » a la même étymologie. La création de la forme n'est jamais coupée du langage et le langage lui-même est une représentation de l'univers. Sachant parler et représenter, l'humain sait établir des relations très complexes qui lui ont permis de s'intégrer au monde et de le dominer (Vialou, 2004). Mais si l'art est langage, ce langage est-il une écriture ? Ses éléments constitutifs, figures et signes, sont malheureusement le plus souvent dépourvus de relation entre eux, c'est-à-dire de syntaxe, et le commentaire qui devait les accompagner s'est perdu pour toujours.

## 10 - La vulve, une des premières figurations des Paléolithiques

L'œuvre d'art exprime la vérité profonde d'un individu, illustre son imaginaire, traduit sa sensibilité. Produit de l'activité cérébrale, elle est à la fois communication par son graphisme et communion dans sa lecture. Les Paléolithiques ont représenté l'animé, délaissant ou s'interdisant le minéral et le végétal, et ces représentations sont moins des instantanés graphiques qui figent l'instant, que le témoin d'un récit qui s'inscrit dans la durée du temps, un « mythogramme » selon A. Leroi-Gourhan. Qu'est-ce qu'un graphiste, sinon un assembleur d'idées, dont les mots sont des dessins et les signes des chevilles grammaticales qui servent à l'assemblage de la phrase ? Était-il un inspireur pour son groupe humain, ou un réflecteur des idées de celui-ci ? « Comme dans toute société traditionnelle, la création individuelle magdalénienne était soumise au regard collectif », estiment C. Fritz et G. Tosello (*in* Bégouën, 2009). La preuve en seraient les conventions graphiques mises en évidence et devenues des vrais marqueurs de leur époque, avec des spécificités cependant, constatent Fritz et Tosello au Tuc d'Audoubert (l'expression sur support d'argile, la tendance au dessin rapide ou abrégé, la mise en relief de certaines parties du corps...). Les figures de Lascaux révèlent des trucs d'artistes, des manies d'atelier, où se lisent l'œil du chasseur et la main de l'artiste (Delluc, 1986). Nous pensons plutôt que l'artiste était un inventeur de formes et un novateur d'idées, une sorte d'intellectuel graphique, peut-être même en avance sur son temps. Cela nous semble prouvé par l'existence de techniques picturales très modernes

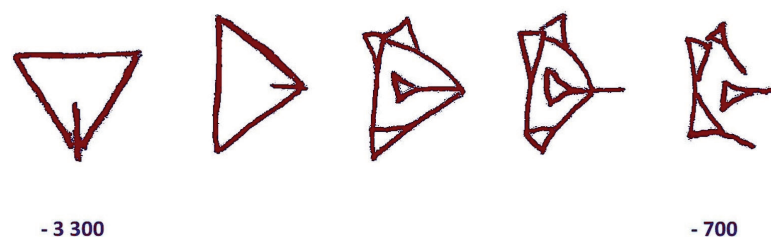


Figure 275 – Le dessin de la vulve à l'origine du mot femme dans l'écriture sumérienne d'après Kramer.

à des époques archaïques : les bas-reliefs et les rondes-bosses existent dès l'Aurignacien ; les créateurs de Chauvet maîtrisaient déjà les techniques de la peinture et de la gravure qu'emploieront ceux de Lascaux.

C'est à partir de l'Aurignacien que naît l'art figuratif paléolithique en Europe occidentale. Ce sont parfois de simples fragments d'os, de bois de cervidé et d'ivoire ou des blocs calcaires gravés de simples motifs géométriques. Ces motifs, composés de traits, d'encoches ou de ponctuations, s'observent souvent sur des blocs qui comportent des animaux gravés ou peints. Certains dessins d'allure vulvaire sont de simples tracés géométriques, arrondies ou angulaires. Mais, dès l'origine, il y a des représentations très élaborées et réalistes, comme la petite vulve sculptée de l'Aurignacien III de La Ferrassie ou le phallus de l'abri Blanchard, façonné à partir d'une cheville osseuse de boviné, trouvé auprès d'un foyer de l'Aurignacien I. Et parmi les sites du tout début du Paléolithique supérieur ayant livré des représentations de vulves, on peut citer des abris sous-roche, comme l'abri Blanchard, l'abri Castanet, l'abri Cellier et le grand abri de la Ferrassie, mais aussi des grottes comme la grotte de La Cavaille et la grotte Chauvet, sans parler des sites du Jura souabe, comme Hohle Fells.

Nous sommes enclins à penser que les images vulvaires ont toutes un sens, mais qu'il n'est pas univoque. Nous n'aurions pas l'idée de considérer comme équivalentes les vulves « descriptives » de la frise obstétricale du réseau Guy Martin et les vulves « elliptiques » de Fronsac. Pas davantage que nous ne donnerions le même sens aux femmes en bas relief du Roc-aux-Sorciers comparées aux figurations féminines schématiques de La Roche de Lalinde ni à la vulve modelée de Bédailhac comparé à un signe en chevron fendu. Dans les premiers cas, ce sont des figurations descriptives et nous observons des images où l'on peut reconnaître des aspects physiologiques du vivant. Dans les seconds, ce sont des signes, dont la signification est peut-être différente. A propos des « signes » disjoints des parois de Lascaux (Leroi-Gourhan, 1978-1979, p. 432-437 ; 1992, p. 332-337), A. Leroi-Gourhan disait à ses familiers : « A Lascaux, j'ai bien cru qu'ils étaient passés très près de l'écriture » (Delluc).

### 11 - La vulve, une forme d'écriture

Pour confirmer que nous ne méconnaissons pas les auteurs étrangers, qui n'ont pas tous la curiosité de lire les auteurs français, nous citerons notre contemporain l'Espagnol Jorge María Rivero San Jose, plus connu sous le nom de Ribero-Meneses. Il défend souvent des thèses, que nous ne partageons pas, comme les origines ibériques de l'humanité ou l'Atlantide ibérique. En revanche, nous retenons l'une de ses idées : l'écriture est née de l'image (mais pas forcément en Cantabrie...). Cette idée a été exprimée à propos d'un « triangle de pierre » découvert dans la grotte de el Castillo à Puente Viesgo, Espagne. Nous adhérons pour partie à son point de vue : « l'art est langage », comme soutenu par A. Leroi-Gourhan, et l'image est signifiante. Si une vulve réaliste est avant tout la figuration d'un organe fonctionnel, une vulve schématique est la représentation abstraite de l'organe et permet de le reconnaître et de le nommer : c'est donc un mot. Par extension, on peut soutenir que la partie représente le tout et le simple triangle représente la femme qui le porte : c'est la synecdoche.

On pourrait soutenir qu'il en va de même des représentations des fesses : figurations féminines schématiques ou FFS de Delluc et silhouettes fessières de Duhard. Même dans un travail qui traite de la vulve, il ne faut pas méconnaître l'importance des fesses qui ont retenu l'attention aussi bien des Paléolithiques que des préhistoriens, s'émerveillant devant ces « vénus callipyges », l'abbé Breuil en tête (qui en exagérait même le volume sur ses dessins aux crayons de couleurs illustrant un petit ouvrage destiné aux enfants (Breuil, 1949). Si la vulve, la première expression abstraite, apparaît dès les premières figurations à l'Aurignacien, la fesse se rattrape par la suite et, à la faveur de la gravure et du profil, finit par dominer le paysage corporel féminin. C'est ce qu'avait souligné J.-P. Duhard en 1996 : « Au Magdalénien final les fesses tendent à devenir le caractère sexuel féminin essentiel, sinon unique ». Mais revenons aux vulves. Un mot dessiné par un signe : c'est le début de l'écriture. L'historien américain Samuel Noah Kramer, dans son livre « *L'histoire commence à Sumer* » (1957), explique comment est née l'écriture en Mésopotamie, vers 3 300 ans avant notre ère, à Ourouk, la cité à l'origine de la légende épique du roi Gilgamesh. C'est la première trace d'écriture organisée, sur tablettes d'argiles et sous forme de dessins ou pictogrammes représentant des biens (troupeaux, esclaves, maisons, outils) : ces dessins seront plus tard simplifiés en signes en forme de clous (les cunéiformes) et complétés de symboles sonores (vocaux) pour élargir le vocabulaire. Il faut préciser que la première écriture sumérienne répondait à des besoins administratifs et comptables, puis elle devint aide-mémoire pour la transmission des textes, auparavant faite oralement. L'oralité est une littérature parlée, dont on ne refusera pas l'usage aux Paléolithiques.

Kramer a démontré que, dans l'écriture sumérienne, le triangle fendu dénommé au départ la femme et qu'il existe un passage de ce signe au mot femme. Au début était l'image, et puis l'image devint sens et signe (fig. 275).

A l'inverse, chez les Grecs au début était le signe, et c'est la lettre triangulaire delta ( $\Delta$ ) qui a donné son nom au sexe féminin ; il est possible que le phi ( $\Phi$ ) indique également cet organe fendu. Rappelons que le *delta* grec dérive du *daleth* phénicien (triangulaire), qui signifie la porte, que le latin *valva* signifie battant de porte, et que le mot vulve dérive sans doute aussi bien de *valva* que de *volva* (puis *vulva*), qui est l'utérus ! La vulve est la porte du monde, n'aurait pas manqué de dire Courbet, fin connaisseur de cet organe, qui écrivait : « La peinture est essentiellement un art concret, et ne peut consister qu'en la représentation de choses réelles et existantes. C'est un langage entièrement physique, dont les mots sont tous des objets visibles. Un objet abstrait, invisible, non-existant, n'appartient pas au domaine de la peinture ».

Les peuples chasseurs et les nomades éleveurs ont un vocabulaire extrêmement précis et diversifié pour désigner les différences de formes et aspects de la neige et du sable, les différences d'âge et de sexe du phoque et du chameau, pour se limiter à deux exemples démonstratifs. Il devait en aller de même pour les humains, un mot particulier désignant un (e) jeune impubère ou pubère, une femme nubile ou une femme mariée, une femme nulligeste ou une femme pare. « L'art magdalénien, écrivent C. Fritz et G. Tosello (*in* Bégouën et al., 2009, p. 365), se distingue de celui des périodes précédentes par une quête intense d'imitation de la Nature : l'artiste magdalénien est littéralement transcendé par le naturalisme [...]. Tous les dessins ne suivent pas cette règle, mais une foule d'exemples atteste sa prééminence [...] ». Mais, « le naturalisme des Magdaléniens n'est pas une reproduction neutre de la Nature, il est régi par des codes graphiques ». L'écriture est elle-même un code où des signes représentent des images, des mots ou des sons. La première écriture, le cunéiforme, est d'abord idéographique et syllabique, avant que ne soient inventés l'alphabet phénicien et l'écriture phonétique (un signe = un son), qui est la nôtre. L'écriture hiéroglyphique est faite de trois types de symboles : des idéogrammes pour représenter des entités réelles, des phonogrammes qui sont des consonnes, et des déterminatifs, qui donnent au lecteur des informations pour l'interprétation correcte des autres signes.

Le langage n'est pas fait que de mots ni l'écriture que de lettres. Il existe un fond commun universel d'expression, compris de tous, qui est la mimique faciale : la joie, la

tristesse, la colère, la peur, l'étonnement, la surprise, le dégoût ont la même traduction partout et à toutes les époques. A cette mimique s'ajoute la gestuelle des mains ou du corps, un langage non verbal et inconscient, permettant de communiquer avec l'autre. A ce titre, nous parlons le Cro-magnon, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose en l'ignorant. Outre les gestes et la parole, existent dans le monde de nombreux exemples de modes de communication par le sifflement, avec parfois la même complexité en termes de syntaxe et de vocabulaire que la langue parlée. C'était (et c'est parfois encore) le cas dans la vallée d'Aas (Pyrénées-Atlantiques), chez les anciens Guanches (Canaries), chez les Hmong (Asie du Sud-est), chez les Diolas (Casamance), en Amazonie, en Turquie, dans des vallées andines. Chaque phonème de la langue a son équivalent sifflé, ces segments minimaux sont combinés en mots, eux-mêmes étant combinés en messages. Le langage des Boschimans, alternant mots articulés, cliquements et sifflements est une autre illustration de la variété du langage vocalisé. Les Centre-africains connaissaient un autre mode d'expression permettant de communiquer à distance (jusqu'à 40 km), bien avant l'invention du téléphone et d'internet, le langage tambouriné, participant à la fois de la tradition orale et de la tradition écrite, calqué sur la langue vernaculaire de l'ethnie dont il émane, et soumis à des règles syntaxiques, comme rappelé par Georges Niangoran-Bouah (1981). Mais, précisait cet universitaire ethno-musicologue ivoirien, le tambour n'est pas le seul instrument de musique parleur : il y a aussi le balafon, le xylophone (et peut-être les lithophones stalagmitiques, si tant est qu'ils existent), la flûte (on se souviendra des flûtes gravettiennes), le cor d'appel (celui de Roland et celui des sonneurs de trompe), l'arc musical, le double-gong..

Il serait étrange que les peuples réputés sans écriture aient possédé une expression graphique et qu'elle n'ait pas eu un sens sémantique. Avec une restriction : les artistes boschimans ou aborigènes australiens savent le sens de ce qu'ils dessinent ou peignent, mais ce savoir n'est pas partagé par tous, ce qui a pu être le cas au Paléolithique. De cette expression graphique polysémique, nous voulons rapprocher les objets de parure, apparus dès les premiers âges, et dont les plus éphémères ont disparu. Ils sont, comme l'a montré Yvette Taborin (2004), le témoignage de sociétés déjà complexes et capables d'abstraction. Dents animales et coquillages sont utilisés tels quels ou modifiés, perles, pendentifs, plaques pectorales sont façonnés dans des matières variées. Les sépultures ou les statuettes donnent en plus des indications sur la parure corporelle. Au travers d'objets rares ou familiers, grâce à des codes reconnus par tous, la parure était un instrument de cohésion sociale et de communication culturelle. Comme dans toutes les sociétés sans écriture, elle est une des traces de symboles religieux, de hiérarchie des individus, d'appartenance à des classes d'âge.

Avec A. Leroi-Gourhan, nous pensons que l'art pariétal est le langage de la Préhistoire, et J.-P. Duhard a défendu l'idée que les corps féminins sont, dans leur diversité morphologique, un aspect de ce langage pictural. Nous sommes assez favorables à l'idée que les représentations du sexe féminin puissent être une ébauche de langage et

**Figure 276** – Un Paléolithique en train de dessiner à la voûte d'une galerie surbaissée du Tuc d'Audoubert (d'après G. Tosello)





d'écriture. En outre, le mot *graphisme* est bivalent, désignant à la fois la façon d'écrire et la manière de dessiner (Delluc, 1978). Cela avancé, acceptons l'hypothèse que les différentes morphologies observées dans les vulves de style descriptif (voire elliptique) soient un vocabulaire dérivé, permettant de dire, là c'est une femme mère, là une femme vierge, là une enfant, là une femme parturiente, là une femme debout, là une femme assise.

## 12 - L'art et le langage

Dans l'expression humaine pour narrer un fait, il y a la parole avec le discours, la chanson ou le conte, voire le sifflement, dont il ne nous est rien parvenu. Il y a la musique dont témoignent les flûtes gravettiennes et les instruments de percussion, par exemple. Mais elle a pu s'exprimer d'autres manières, certaines constituant un langage. Il y a la mimique avec les expressions du visage, les gestes, les ornements du corps, les attitudes, la danse, dont on trouve quelques possibles témoignages dans les œuvres graphiques et qui sont un langage sans paroles.

Et il y a l'art graphique dans son sens large, ce que nous appelons les tracés : gravure, sculpture, modelage, dessin et peinture. Un tracé est une œuvre sans parole, une œuvre muette, mais cela ne veut pas dire qu'elle ait été dépourvue de mots et de sens. En regardant un dessin, une peinture, une sculpture, un modelage, surtout lorsque son expression est réaliste, des mots naissent en nous pour reconnaître et nommer le sujet représenté et pour le décrire. L'observateur va identifier l'animal illustré, son sexe, son âge, la saison correspondant à sa robe ou à ses bois, son activité. S'agissant d'un humain, J.-P. Duhard a montré que l'on pouvait reconnaître son vécu physiologique (Duhard, 1989a, 1996a) et que les corps représentés racontaient une histoire. Les graphistes, au sens large, ne sont pas des artistes du silence, mais des créateurs de mots (et de vie) et traduisent, à leur façon, eux aussi, un langage. Si une scène est un arrêt sur image, diraient les cinéastes, elle n'est pas statique, car elle raconte une histoire et nous invite à déplacer notre regard en parcourant les détails. En faisant varier l'éclairage, des scènes s'animent grâce au mouvement des ombres. L'art est langage, soutenait A. Leroi-Gourhan, et nous souscrivons à cette assertion, conscients cependant de la rareté des scènes narratives, directement intelligibles par nous. Et cet auteur, impénitent classificateur, distinguait, dans l'art paléolithique, les idéogrammes (lessignes), les pictogrammes (les scènes) et les mythogrammes (les figures), ces dernières ayant besoin d'un commentaire explicatif (Delluc, 2008).

L'univers qui nous entoure et nous est accessible, apparaît aux humains comme un ensemble de rythmes et ils ressentent le besoin d'identifier leurs rythmes corporels avec ceux du cosmos et de la Nature, remarque T. Robbins (2010). Le soleil et la lune sont de grands pourvoyeurs d'alternances, avec le nyctémère et la lunaison. La mer est une autre pourvoyeuse de rythme avec le balancement des marées et les équinoxes. « Le rythme, c'est par ça que tout commence », affirme-t-il, en poursuivant : « L'utérus, qui est un puissant organe musculaire, se contracte lors de la naissance du bébé – en fait, les contractions rythmiques sont, pour le bébé, des incitations majeures à émerger dans le monde ». Il applique sa réflexion aux actions humaines, dans un développement qui nous semble judicieux : « Les actions, comme les sons, divisent le flux du temps en battements. La majorité de nos actions, accomplies régulièrement, manquent de dynamisme et sont non accentuées. Mais des actions occasionnelles sont accentuées en raison de la tension plus grande qui les caractérise. Lorsqu'un battement accentué se produit en relation avec un ou plusieurs battements non accentués, il en résulte une unité rythmique ».

Ces rythmes, alternances et balancements, sont comme des battements du temps, survenant avec régularité et donnant une dimension mesurable au cours et au déroulement d'une vie. Chez la femme, les rythmes sont avant tout biologiques, avec la survenue des règles (ménarches, menstruations, ménopause) et le cycle menstruel, et avec l'occurrence des grossesses et la survenue des naissances. Chez l'homme chasseur, les rythmes sont ceux de la saisonnalité, avec la période du rut, l'époque des naissances, le temps des migrations.

### 13 - L'orage hormonal de l'adolescence

Un argument qui viendrait à l'appui de l'hypothèse d'une réalisation des images génitales par des sujets de sexe masculin, voire par de jeunes garçons, est la survenue de l'orage hormonal de l'adolescence. Sous l'influence d'une sécrétion accrue de testostérone par les testicules (et dans une moindre mesure par les glandes surrénales) et des brusques fluctuations de son taux sanguin dans le *nyctémère*, l'adolescent mâle va voir son comportement se modifier : le désir naît et s'accroît, l'intérêt pour l'autre sexe également et les érections spontanées se manifestent. Il y a un véritable besoin d'éjaculation (avec parfois des pollutions nocturnes involontaires) le conduisant à pratiquer régulièrement la masturbation, jusqu'à plusieurs fois par jour. Comme tout un chacun le sait, les masturbations masculines se pratiquent parfois en groupe, sans connotation homosexuelle et ce besoin, allié à la violence testostéronique, conduit certains d'entre eux à abuser des femmes par le viol, parfois en réunion. Les humains imitent en cela, sans le savoir, les canards qui se mettent à plusieurs pour contraindre la cane à accepter leurs assauts. Mais la testostérone n'a pas que ces effets biologiques : l'adolescence, sans l'effet de cette imbibition, est aussi la période créative où le jeune homme découvre ou pratique la musique, le dessin, l'écriture ; également la période où il veut découvrir le monde. Les trajets parcourus dans l'espace souterrain et les difficultés de progression, que connaissent bien les chercheurs spéléologues, conduisent à penser qu'il fallait être svelte et souple pour se faufiler dans certains recoins ou galeries, qualités qui se perdent avec l'âge (fig. 276).

Ces considérations nous conduisent à penser que les images génitales, tant féminines que masculines, sont la réalisation de jeunes adolescents masculins.

#### Notes

<sup>1</sup> Une division du travail (existe) entre les sexes / genres dans laquelle, bien qu'il y ait un certain chevauchement, la chasse au grand gibier est masculine et la collecte du petit gibier, des fruits de mer et de la plupart des aliments végétaux est féminine et constitue une caractéristique de toutes les sociétés documentées de chasseurs-cueilleurs. Nous soutenons qu'il n'y a aucune raison biologique à ce comportement et qu'il doit être une construction sociale. Ces rôles entre les sexes fait partie de la structure des sociétés en même temps que d'autres formes de comportements symboliques associés chez les humains anatomiquement modernes (*Homo sapiens sapiens*). Le rôle établi selon le genre fut important pour les premiers colonisateurs d'un nouveau continent, l'Australie, car il a leur a permis d'affronter un environnement complètement nouveau (traduction JPD).

<sup>2</sup> Cette étude explore la possibilité logique que les premières images de la figure humaine ont été faites à partir d'un auto-examen visuel plutôt que de celui d'une autre personne et conclut que les figurines de « vénus » du Paléolithique supérieur représentent la simple vue que des femmes ordinaires avaient de leur propre corps (traduction JPD).

<sup>3</sup> C'est l'humain masculin qui est destiné par la Nature à passer par la vulve et le vagin.

<sup>4</sup> Quelques-uns ont grossièrement exagéré l'importance de la vulve dans l'art. Mais, bien sûr, nous ne savons pas le sexe des artistes.